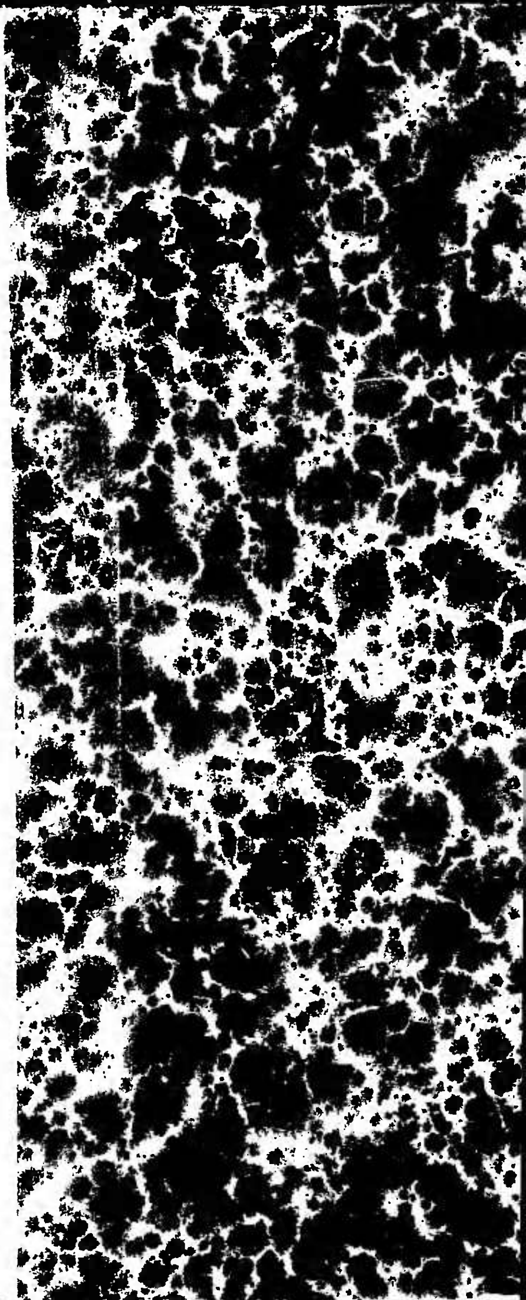



Cres-
cat Sci-
entia
Vita
Exco-
latur

TRAITÉ

DES

SCRUPULES

INSTRUCTIONS

POUR ÉCLAIRER, DIRIGER, CONSOLER
ET GUÉRIR LES PERSONNES SCRUPULEUSES

PAR

M. l'Abbé GRIMES
Auteur de l'Esprit des Saints

NOUVELLE ÉDITION
AUGMENTÉE D'UN CHAPITRE SUR LES SCRUPULES
Par le R. P. FABER

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1910

Traité des Scrupules

TRAITÉ

DES

SCRUPULES

INSTRUCTIONS

POUR ÉCLAIRER, DIRIGER, CONSOLER
ET GUÉRIR LES PERSONNES SCRUPULEUSES

PAR

M. l'Abbé GRIMES

Auteur de l'Esprit des Saints

NOUVELLE ÉDITION
AUGMENTÉE D'UN CHAPITRE SUR LES SCRUPULES

Par le R. P. FABER

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1910

APPROBATION



Monsieur l'Abbé,

J'ai lu presque d'un trait votre excellent petit livre sur les scrupules. Malgré l'exiguité du volume, vous avez fait un traité complet sur la matière. Votre livre renferme en substance tout ce qui a été dit par les maîtres de la vie spirituelle sur cette funeste maladie, et je ne doute pas qu'il ne soit très utile aux directeurs des âmes et qu'il n'obtienne le but que vous vous êtes proposé : d'éclairer, de consoler et de guérir les personnes scrupuleuses.

Recevez, Monsieur et cher Abbé, l'assurance de mes sentiments affectueux.

† Jean, *évêque de Rodez.*

Rodez, ce 28 avril 1854.



AVANT-PROPOS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION



Ce livre, écrit sans prétention par un prêtre initié depuis longtemps à l'art si difficile de conduire les âmes, est un résumé clair, précis, méthodique et substantiel de la doctrine des maîtres de la vie spirituelle sur un sujet si important. Il a été revêtu de l'approbation épiscopale et fort goûté des directeurs des âmes et des personnes atteintes de

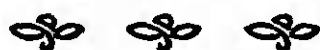
ce mal funeste. Afin de le rendre plus utile encore et de jeter, s'il est possible, une plus vive lumière sur l'enseignement de saint Augustin, de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Ignace, de Fénelon, du P. Lombez, de M. Boudon, de saint Liguori, etc., dont l'auteur s'est inspiré, nous avons choisi dans le *Progrès de l'âme* du P. Faber quelques pages d'un chapitre très remarquable sur les scrupules, où ce savant théologien, profond observateur du cœur humain, traite à fond une question si délicate. Il soulève d'une main expérimentée tous les voiles sous lesquels se cache ce poison qui tue les âmes, et poursuit avec une adresse sans pareille le serpent qui se glisse jusqu'aux derniers replis de la conscience.

Les personnes troublées par les scrupules trouveront dans ce petit volume les conseils les plus sages et les confesseurs la *pratique* la plus sûre pour éclairer, consoler et guérir ces malades souvent plus à plaindre qu'à blâmer.





TRAITÉ DES SCRUPULES



CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION ET NATURE DES SCRUPULES LEURS SYMPTOMES

Le scrupule, dit saint Liguori, n'est qu'une vaine crainte de pécher causée par des appréhensions qui n'ont aucun motif.

Le scrupule, dit Bergier, est une peine d'esprit, une anxiété d'âme qui fait qu'on croit offenser Dieu dans toutes ses actions et ne s'acquitter jamais de ses devoirs assez parfaitement.

Enfin le scrupule, disent les auteurs de la *Science du confesseur*, est un doute qui n'est pas fondé, ou qui ne l'est que très légèrement et qui trouble la conscience et la remplit d'inquiétudes. C'est une vaine frayeur, une crainte outrée qu'il n'y ait du péché là où réellement il n'y en a point, d'où naît dans l'âme un chagrin qui la rend indéterminée et inquiète.

Le scrupuleux ne voit donc, comme dit le R. P. Quadrupani dans ses instructions, qu'une série de péchés dans toutes ses actions, et en Dieu que vengeance et colère.

Or, cette crainte de pécher ou d'avoir péché en tout et à toute heure, cette continuelle frayeur qui ne repose que sur les plus faibles indices, remplit cependant le cœur d'angoisses et de perplexités, fausse le jugement, détruit la paix intérieure, engendre la défiance et la tristesse, éloigne des sacrements,

altère la santé de l'esprit et même celle du corps. Rien n'est plus nuisible, dit encore saint Liguori, dans celui qui tend à la perfection et qui s'est donné à Dieu, que les scrupules. « Ces âmes-là sont folles, disait sainte Thérèse, car elles finiront, avec leurs scrupules, par ne plus oser faire un pas dans la voie de la perfection. »

On ne doit pas confondre néanmoins le doute avec le scrupule, ni le scrupule avec la conscience timorée. Dans le doute, l'âme, par prudence, juge devoir demeurer indécise entre deux partis, eu égard aux raisons de part et d'autre qui lui paraissent se balancer. Il n'en est pas de même du scrupule. Si la crainte ne dominait pas le scrupuleux, il trouverait assez de lumières en lui-même pour se déterminer et juger que l'opposé du scrupule est plus probable. D'ailleurs, le doute proprement dit n'inquiète et n'afflige pas l'esprit, tandis que le

scrupule devient le tourment incessant du scrupuleux. La raison de cette différence est, du reste, facile à saisir : c'est que le doute a un fondement du moins apparent, et que le scrupule n'en a pas; ce qui fait dire aux théologiens qu'il n'est jamais permis d'agir contre la conscience douteuse, et qu'au contraire on peut et on doit agir contre le scrupule, comme on le verra plus tard.

Il est des personnes qui, confondant le scrupule avec la délicatesse de conscience, le regardent comme une vertu : elles se trompent étrangement; car, loin d'être une vertu, c'est un défaut et des plus dangereux. Le savant et pieux Gerson n'a pas craint d'avancer qu'une conscience scrupuleuse nuit souvent plus à l'âme qu'une conscience trop facile et trop relâchée.

On confond aussi bien souvent la conscience timorée avec la conscience scrupuleuse; la différence est pour-

tant bien tranchée. La conscience timorée évite les moindres péchés, mais avec jugement et tranquillité; la scrupuleuse, au contraire, agit sans fondement, avec trouble et inquiétude; ce qui fait qu'elle est sans cesse agitée et bouleversée.

Voici les marques ou symptômes auxquels on connaît les âmes scrupuleuses.

1° Craindre sans cesse dans ses confessions de n'avoir point une véritable douleur; 2° craindre de pécher dans les moindres choses, comme de faire un jugement téméraire, de manquer de charité ou de céder aux mauvaises pensées; 3° être inconstant dans ses doutes, changer sans cesse de sentiment sous la plus légère apparence, croyant une même action tantôt licite, tantôt illicite; 4° se repaître souvent de réflexions minutieuses et même extravagantes sur les plus légères circonstances de ses actions; 5° ne pas s'en rapporter

à l'avis de son confesseur, et montrer beaucoup d'attache à son propre sens ; consulter plusieurs personnes, peser leurs raisons et ne s'en rapporter qu'à soi-même ; 6° agir avec anxiété, avec un certain trouble qui ôte l'attention et le discernement, qui embarrasse la liberté et retient l'âme captive. Tels sont les principaux symptômes des consciences scrupuleuses. Mais à qui appartient-il de prononcer en pareille matière? Au confesseur ; car le scrupuleux ne croit jamais l'être ; il croit toujours que ses scrupules sont de véritables péchés. Il est dans l'ombre, il ne voit pas sa conscience : c'est le juge spirituel qui seul peut la voir; c'est pourquoi le pénitent doit suivre ses conseils, et s'il est reconnu scrupuleux, se laisser traiter comme affligé de cette maladie. S'il veut, au contraire, décider lui-même, plus il voudra se tranquilliser, plus il se troublera et se mettra en danger de se perdre.



CHAPITRE II

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE SCRUPULES LEURS OBJETS

On peut distinguer diverses sortes de scrupules : les uns sont en matière de fait, et les autres en matière de droit. Il y a scrupule en matière de fait lorsque, par exemple, on craint d'avoir consenti à une mauvaise pensée, de n'avoir pas bien confessé un péché, ou d'avoir oublié quelque circonstance, etc. Il y a scrupule en matière de droit lorsque, par exemple, on croit qu'il y a du péché lorsqu'il n'y en a point; qu'une chose est défendue lorsqu'elle ne l'est pas ;

qu'une action est coupable quoiqu'elle ne le soit pas.

Il y a des scrupules en matière grave, quand, par exemple, on craint qu'une action qu'on a faite ou qu'on doit faire ne soit péché mortel; d'où vient qu'après l'avoir faite on se regarde comme un ennemi de Dieu, et comme l'objet de son aversion. Il y en a en matière légère, lorsqu'on appréhende qu'une action qu'on a faite ou qu'on veut faire, même la plus innocente, est désagréable à Dieu, et qu'on regarde Dieu comme un maître sévère, toujours irrité et mécontent, qui n'a pour le scrupuleux que des reproches et des menaces, et qui doit l'abandonner bientôt pour le punir de ses infidélités.

Il y a enfin la tentation du scrupule et le consentement à la tentation. La tentation consiste dans la crainte et dans l'angoisse qui saisissent le cœur du scrupuleux et lui font voir du péché là où il n'y en a nullement.

Le consentement à la tentation consiste en ce que le scrupuleux, au lieu de résister à ses scrupules, s'y laisse entraîner, les écoute, les examine et les roule cent et cent fois dans son esprit, quoiqu'il reste toujours aussi embarrassé. Enfin il se laisse persuader qu'il a péché, et n'a point de repos jusqu'à ce qu'il ait déposé son scrupule aux pieds d'un confesseur. — Voici maintenant les principaux objets des scrupules.

1° *Les prières.* — Les scrupuleux se torturent touchant la manière dont ils font leurs prières : inattention, distractions, omissions, dissipation, tiédeur, ils se fendent la tête, se captivent, s'accablent l'esprit ; et tant d'efforts, au lieu d'éloigner leurs craintes, ne sont propres qu'à les produire en foule.

2° *Les confessions.* — Que d'inquiétudes n'ont point les scrupuleux sur leurs confessions passées ! quels désirs de les réitérer sans cesse ! quels

tourments s'ils en sont empêchés! Confessions générales, confessions annuelles, confessions particulières, confessions sans douleur, confessions sans fruit, voilà autant d'inquiétudes qui rongent les scrupuleux.

3° *Les corrections fraternelles.* — Ils ne sont pas moins habiles à se former mille chimères touchant les médisances entendues, les médisances répétées, les médisances non empêchées, que sur la trop grande curiosité envers la conduite du prochain, et sur le trop de lâcheté à reprendre ceux qui font mal.

4° *Les motifs des actions.* — Nouveau sujet de peine et de tristesse pour le scrupuleux : le motif des actions, surtout dans les choses indifférentes et de conseil. Le grand désir qu'ils ont de tout rapporter à la gloire de Dieu les porte à croire qu'ils n'ont jamais d'intention pure et qu'ils n'ont que des intentions contraires. S'ils font l'aumône, ils s'imaginent

que c'est par vanité; s'ils mangent, que c'est par sensualité, etc.

5° *Sur la prédestination.* — Le cinquième objet des scrupules dont les âmes sont travaillées est des plus désolants, parce qu'il abat leur courage en jetant des ténèbres dans leur esprit. Le scrupuleux ne comprend pas le mystère de la prédestination; il cherche à le comprendre; il se croit réprouvé, et le voilà sans courage, tombant quelquefois dans une sorte de démence.

6° *Les questions dangereuses qu'il se fait à lui-même.* — Le scrupuleux se jette de temps en temps dans des tentations très délicates, par les questions dangereuses qu'il se fait à lui-même : Que ferais-je, si je me trouvais dans tel ou tel cas? Serais-je disposé à tenir à mon devoir, à répandre mon sang, etc., etc.? Et sur ce il se tourmente et se croit coupable de ce qu'il s'imagine avoir entrevu dans ses dispositions.

7° *Les tentations.* — Qui ne sait que le scrupuleux redoute toujours d'avoir consenti à de fâcheuses tentations que le démon lui suscite! Il confond le sentiment avec le consentement, la tentation avec la volonté; de là un inépuisable sujet de troubles.





CHAPITRE III

PRINCIPES DES SCRUPULES

Si nous prenons la tentation du scrupule séparée du consentement, nous trouvons qu'elle doit son origine à plusieurs principes; elle vient quelquefois de nous-mêmes, de notre propre fonds, d'un principe intérieur et naturel, et quelquefois elle vient du dehors, d'un principe extérieur et violent du démon; d'autres fois, enfin, elle vient d'en haut par la permission de Dieu même.

1° Notre propre fonds est souvent l'unique source du scrupule, qui naît, tantôt d'un tempérament froid, mélan-

colique et naturellement disposé au doute et à la crainte; tantôt d'un tempérament flegmatique ou d'une imagination trop vive, ou de fragilité ou de petitesse d'esprit; d'une fausse idée que l'on se forme de Dieu, de sa justice, de sa conduite envers ses créatures; quelquefois de trop grandes austérités, de la fréquentation de personnes scrupuleuses; souvent de l'orgueil qui produit l'entêtement; d'autres fois de l'ignorance qui résiste à ce qu'elle ne sait pas; de la lecture de livres théologiques ou trop savants qui ne laissent dans l'esprit que ce qui peut embarrasser, tout en flattant l'amour-propre qui prétend tout comprendre et tout savoir. Le scrupule vient aussi du défaut de discernement entre le péché mortel et le péché véniel, entre la pensée et la réflexion, entre le penchant et la volonté, entre la négligence et le consentement; il vient souvent d'un grand échauffement de tête qui donne une tension forte

aux fibres du cerveau, et qui rend par là susceptible de divers mouvements, de diverses pensées confuses, ou de la timidité naturelle qui prend facilement l'alarme, ou de la vivacité de l'imagination qui peint vivement tout ce que l'on craint, ou enfin d'un désir excessif de certitude en ce qui regarde le salut.

2° La tentation du scrupule vient souvent d'un principe extérieur et violent, je veux dire du démon. C'est le sentiment de saint Antonin, de Cajetan et de tous les théologiens. Cela arrive principalement lorsque la personne scrupuleuse n'a pas les défauts naturels dont nous venons de parler, mais, au contraire, qu'elle a l'esprit bon, éclairé et les humeurs assez tempérées. Les scrupules viennent aussi du démon lorsqu'ils saisissent une âme avec une telle impétuosité qu'elle ne peut résister, et qu'ils lui représentent les objets avec une vivacité surhumaine. C'est là un

indice d'un principe extraordinaire et violent ; car la nature agit plus doucement et demeure maîtresse d'elle-même quand elle veut. Si l'ennemi des âmes les afflige par les tentations, c'est qu'il veut les faire tomber dans tous les dérèglements que nous dirons en parlant des mauvais effets produits par les scrupules.

3° On peut dire, dans un certain sens, que Dieu est quelquefois la cause des scrupules, parce que, tirant le bien du mal, il s'en sert, par une conduite miséricordieuse, pour avancer ou pour châtier les âmes. Sans doute; il n'est pas le principe et l'auteur de nos illusions ; mais, pour des vues réservées à sa souveraine sagesse, il ne donne pas les lumières qui les dissiperaient. Par cette privation de lumières, Dieu punit certaines âmes. leur fait expier leurs infidélités, comme nous voyons qu'il punissait autrefois les Egyptiens en leur envoyant un *esprit d'étourdissement et*

de vertige qui les faisait errer dans toutes leurs œuvres et chanceler commé un homme ivre : *Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis, et errare fecerunt Egyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vomens.* (Isaïe, 19, 14.)

Dieu permet principalement cette tentation pour punir les superbes; il souffre quelquefois que des puissances pleines de lumière et de capacité pour conduire les autres deviennent aveugles et incapables de se conduire elles-mêmes, soit pour les maintenir dans l'humilité, soit pour leur apprendre par leur propre expérience la conduite qu'elles doivent tenir envers les autres. Par là encore Dieu ranime la ferveur et le zèle dans les personnes tièdes, et dispose certaines âmes aux plus hautes vertus, parce que cet état les confond, leur fait perdre la confiance en elles-mêmes, les met dans la voie des mérites en leur faisant chercher, non les consolations

de Dieu, mais le Dieu des consolations. C'est ainsi que sainte Thérèse et tant d'autres ont été élevés au faîte de la perfection.

Dieu se sert aussi des scrupules, non pas comme d'un remède pour guérir le mal qu'on a déjà fait, mais comme d'un antidote pour prévenir celui qu'on pourrait faire, selon la pensée de saint Grégoire sur Job : *Nonnunquam quisque percutitur, non ut præterita corrigat, sed ne ventura committat.* C'est ainsi qu'il éprouvait saint Paul, de peur que la grandeur de ses révélations ne lui causât des sentiments d'élévation.

Enfin Dieu se sert souvent des scrupules comme d'un creuset pour y purifier davantage les âmes et pour augmenter leur mérite, comme le dit très bien le célèbre Jean de Jésus-Marie, général des Carmes dans son *Traité de l'Oraison.* C'est aussi ce que confirme saint Jean de la Croix dans le quatrième chapitre de sa

Nuit obscure, où il dit : « Quand Dieu veut admettre une âme dans la parfaite union et dans la nuit de l'esprit, il la fait passer par des travaux épouvantables : tantôt il permet qu'elle soit affligée par l'esprit de fornication, qui allume un feu infernal dans la chair; tantôt par l'esprit de blasphème, qui met dans la bouche des paroles qu'on n'oserait prononcer, tantôt par l'esprit de vertige, qui obscurcit l'âme par mille scrupules et perplexités; ce qui fait, dit le même saint, un des plus rudes aiguillons, une des plus tristes horreurs de cette nuit. » Voilà pourquoi Dieu permet que ses meilleurs amis soient quelquefois tourmentés par des scrupules. Que cette pensée console les âmes qui passent leur vie dans cette sorte de purgatoire; qu'elle les excite à supporter patiemment cette épreuve.

Quoique la tentation du scrupule vienne le plus souvent du démon, il est pourtant vrai que le consentement

au scrupule vient toujours du scrupuleux; il vient de son imagination vive et mal fortifiée, qui reçoit sans distinction tous les fantômes qui se présentent à elle, au lieu de rejeter ceux qui sont contraires à la raison; il vient de son entendement déréglé qui se conduit par les mouvements d'une imagination échauffée, au lieu de se conduire par les lumières de la raison et de la foi. Il vient encore de l'amour déréglé qu'il a pour lui-même; il vient enfin de ce qu'on ne sait pas comprendre les bons avis tels que ceux que nous donnerons en parlant des moyens de guérir les scrupules.

Les scrupuleux de tempérament se font ordinairement connaître par une mélancolie profonde, une timidité excessive en toutes choses, une vaine subtilité qui chicane sur tout, une opiniâtreté, un entêtement qui les fait toujours revenir à leurs premières idées, et qui empêche les meilleures idées de se faire jour dans leur esprit;

d'où résulte une grande indocilité qui ne leur permet pas de se rendre à la vérité.

On connaît que les scrupules viennent du démon par une noirceur particulière qui paraît dans leurs effets; ils refroidissent toujours l'âme pour le bien, et lui en donnent de l'aversion; ils lui représentent ses maux comme incurables, et lui inspirent des sentiments de désespoir; enfin ils la font tomber dans une étrange contradiction avec elle-même, de sorte qu'elle s'interdit comme très graves des choses légères, et s'en permet sans remords d'autres quelquefois très criminelles.

Pour reconnaître les scrupules qui viennent de Dieu, il faut porter son attention sur les motifs qui les font naître et sur les effets qu'ils produisent. Leur motif est une grande crainte d'offenser Dieu ; et quoique cette crainte passe les bornes, elle part néanmoins d'un bon principe

qui, au fond, est la charité. Leurs effets sont : une horreur plus sensible du péché, une fuite exacte des occasions, une réforme toujours plus parfaite de la vie passée, des efforts plus généreux pour avancer dans la vertu.

La durée de ces scrupules, dit l'auteur de la *Science du confesseur*, n'est pas ordinairement fort longue : dès que Dieu voit que ces âmes d'élite sont assez épurées et qu'il se les a parfaitement unies, il dissipe, selon sa promesse, l'orage qui les agitait et leur fait goûter un calme profond. *Non dabit in æternum fluctuationem justo.* (Ps. 54.)





CHAPITRE IV

DES MAUVAIS EFFETS DES SCRUPULES

On ne peut assez déplorer les dommages que les scrupules causent à ceux qui les écoutent et leur donnent consentement; ils ruinent bien souvent la santé du corps, altérant le cerveau, hébétant l'esprit, et, de plus, ils désolent la conscience. C'est une espèce de martyre inférieur, dit Fénelon; il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vérité. Combien de malheureux ont commencé par le scrupule, et

ont fini par l'impiété et le libertinage!

En premier lieu, un scrupuleux se rend incapable de dévotion, parce que le Saint-Esprit n'allume dans les âmes ce feu céleste que dans l'exercice de l'oraison et la méditation des choses saintes, *in meditatione mea exardescet ignis*. C'est de quoi le scrupuleux n'est point capable, parce que, ayant l'esprit troublé par les scrupules, examinant sans cesse et roulant dans sa tête s'il a péché ou s'il n'a pas péché, il est incapable de méditation et, par conséquent, de dévotion.

Un scrupuleux ne saurait s'acquitter comme il faut des exercices de piété, ni avancer dans les vertus, non seulement parce qu'on a besoin pour cela d'une grande application d'esprit dont le scrupuleux n'est pas capable, mais parce que, ces pratiques étant accompagnées d'amertumes, on ne saurait les continuer

longtemps, si elles ne sont adoucies par les consolations du Saint-Esprit ; c'est encore de quoi le scrupuleux n'est point capable, parce qu'étant continuellement plongé dans l'angoisse et dans la désolation, il ne saurait en même temps goûter quelque consolation ; et c'est peut-être ce que le prophète voulait exprimer en disant que le trouble de l'esprit affaiblissait la vertu de son âme : *conturbatum est cor meum; dereliquit me virtus mea.* (Ps. 37.) Mon cœur est rempli de trouble, toute ma force m'a abandonné, et même la lumière de mes yeux n'est plus à moi.

Mais un effet bien funeste encore, c'est que le scrupuleux est sujet à chercher les plaisirs et les consolations dont il a besoin dans la chair et les sens, soit pour soulager les peines qui l'accablent, soit parce qu'on ne saurait vivre longtemps sans goûter quelque plaisir dans l'esprit ou dans le corps; étant

privé de ceux de l'esprit, il est tenté de chercher ceux du corps.

Le scrupuleux, enfin, par un dérèglement et un désordre surprenant, se fait quelquefois scrupule de ce qui n'est pas péché, mais il ne s'en fait pas de ce qui l'est, ou bien il en fait de ce qu'il croit être péché mortel, et il n'en fait pas de ce qu'il croit être péché véniel; il tombe dans l'aveuglement et dans cet état que Jésus-Christ reprochait aux Pharisiens : « Il a peur d'avaler un moucheron, lorsqu'il avale un chameau » (Matth., 23, 24); il perd le temps à combattre des ennemis imaginaires, lorsqu'il se jette entre les mains de ceux qui sont des ennemis réels et redoutables.

Voilà quelques-uns des mille ravages que les scrupules causent dans les consciences. C'est pourquoi les docteurs et les pères de la vie spirituelle assurent qu'un scrupuleux non seulement ne pèche point en repous-

sant ses scrupules, mais qu'il pèche en y consentant ; parce que ce consentement le jette en mille désordres, et lui ferme la porte de la perfection, et même quelquefois celle du ciel.





CHAPITRE V

AVIS GÉNÉRAUX AUX SCRUPULEUX

I. — Se connaître soi-même

Le premier avis que je donne aux scrupuleux, un des plus importants, et qui est le fondement de tous les autres, est qu'il reconnaisse de bonne foi qu'il est malade et qu'il est scrupuleux, parce qu'un mal connu est à demi guéri. Cet axiome, véritable en toute sorte de maladies, l'est principalement en celle du scrupule; car elle n'est qu'une illusion qui aveugle le scrupuleux, et lui fait prendre les fantômes et les rêveries d'une imagination malade pour les

sages raisonnements d'une conscience éclairée. Qu'il se persuade donc que ces raisons sont fausses, que ce sont des imaginations et des scrupules, et non pas des raisons, et le voilà guéri. Il n'aura pas de peine à se persuader qu'il en est ainsi, s'il observe les règles que nous avons établies déjà, expliquant la nature des scrupules. Qu'il fasse donc un retour sur lui-même et sur le passé; s'il reconnaît qu'il a souvent ressenti des craintes accompagnées d'angoisses, de troubles et de perplexités; qu'il a souvent formé des doutes sur une ou plusieurs matières, et qu'ayant exposé ses craintes et ses doutes à une personne éclairée, elle a jugé qu'elles étaient fondées sur des raisons faibles et frivoles, qu'il tienne pour certain qu'il est scrupuleux; et s'il est tellement obsédé qu'il n'en puisse croire à son expérience, qu'il consulte un directeur savant et pieux, et qu'il croie à son jugement.

Mais ce n'est pas assez pour le scrupuleux de connaître sa maladie ; il doit encore découvrir la qualité et les principes de ses scrupules pour y appliquer les remèdes convenables.

Il faut donc qu'il examine la matière et la forme de ses scrupules, s'il doute en des matières graves ou légères, en des questions de fait ou de droit, s'il résiste à ses doutes ou s'il y consent. Il doit encore examiner les principes des scrupules, s'ils naissent d'un esprit extérieur ou d'un mouvement intérieur, naturel ou violent; car ces différentes sortes de scrupules doivent être traitées par des remèdes différents. Pour découvrir ces choses il faut consulter ce que nous avons dit en parlant des diverses espèces de scrupules et des moyens de connaître d'où ils proviennent; mais surtout il faut écouter son directeur, qui est l'ange de Dieu auquel est confiée la clef de la science des âmes.

II. — Demander à Dieu la guérison des scrupules

Après que le scrupuleux aura connu son mal, le premier remède, le remède souverain qu'il doit s'appliquer est la prière; et quoique ce remède serve généralement pour toute sorte de maladies, il a néanmoins une vertu toute particulière pour celle-ci; parce que le scrupule venant d'ordinaire de la malice du démon, celui-là seul le peut dissiper, qui a surmonté cet ennemi du genre humain, et qui l'enchaîne à son gré. Le Fils de Dieu est la lumière du monde, qui peut éclairer nos ténèbres; il est l'ange du grand conseil qui peut résoudre tous nos doutes; il est la force des pusillanimes qui peut rassurer nos craintes. Il faut donc le prier avec confiance et persévérance.

Il semble que le Prophète-roi usait de ce remède, lorsqu'étant tourmenté de mille craintes, il disait : « J'at-

tendais avec confiance celui qui m'a sauvé de l'abattement et de la crainte de mon esprit, et aussi de la tempête qui m'enveloppait. » Lorsqu'un orage intérieur agite le scrupuleux, il doit dire avec foi ces paroles de saint Pierre et des autres apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons » ; et le même Sauveur, apaisant la tempête, lui rendra le calme et la paix, ou du moins il empêchera qu'il ne soit submergé en consentant à la tentation.

Néanmoins, j'engage le scrupuleux à demander avec patience et résignation ; car Dieu permet quelquefois qu'il soit battu par l'orage pendant longtemps, et même pendant toute la nuit de cette vie. S'il arrivait ainsi, qu'il s'humilie sous la main puissante de Dieu qui le frappe, et qu'il se souvienne que Dieu nous exauce plus utilement lorqu'il nous laisse la tentation en nous donnant la grâce d'y résister que quand il nous l'en-

lève. Qu'il se souvienne encore que la tentation de scrupule sert à le purifier de ses fautes passées, à le conserver dans l'humilité et lui faire porter le fruit de la tentation en patience; il n'y a que le consentement à la tentation qui soit pernicieux : qu'il supporte donc la tentation, les angoisses, les craintes et les doutes qui le saisissent; mais qu'il se garde bien de les examiner cent et cent fois dans sa tête, et de se persuader qu'il a péché. L'expérience prouve que l'on surmonte plus aisément les scrupules lorsqu'on ne s'en met pas en peine, qu'on les méprise, qu'on les laisse venir et passer, qu'on porte ses pensées sur d'autres objets, que lorsqu'on s'impatiente et qu'on veut les repousser de vive force et avec contention d'esprit.

Le scrupuleux, du reste, a besoin d'une grande confiance en Dieu; il doit, dans sa prière humble et fervente, le regarder non comme un

maître irrité, mais comme un tendre Père qui veut sauver ses enfants. Dans ses plus vives inquiétudes, c'est à Dieu qu'il doit recourir plutôt qu'à son confesseur. C'est l'oraison faite avec foi, confiance et abandon en la miséricorde de Dieu, et non la confession, qui guérit le scrupuleux. Comme le démon, dit saint François-Xavier, n'a de pouvoir que celui que Dieu lui accorde, plus ses assauts sont terribles, plus il faut redoubler de confiance en la divine Providence; car elle ne permet à l'ennemi d'assaillir et de tourmenter continuellement que ces êtres pusillanimes qui ne se confient pas en elle, qui dédaignent de puiser leur force chez elle, et qui placent partout ailleurs leur confiance.

III. — User de remèdes naturels

Quoique Dieu soit la première cause de notre salut, il veut néan-

moins que nous y travaillions nous-mêmes; ce n'est donc pas assez de prier Dieu qu'il guérisse les scrupules; il faut encore que le scrupuleux travaille lui-même à sa guérison, en usant de remèdes en rapport avec la cause de la maladie. Lorsqu'il a reconnu par expérience et par l'avis d'un sage directeur que la cause de ses scrupules est naturelle, qu'ils viennent d'un esprit embarrassé, d'une humeur froide et mélancolique, ou de toute autre cause de ce genre, il doit recourir aux remèdes naturels; car l'on peut dire qu'il a plus besoin de la médecine que de la théologie. « Il faut, dit sainte Thérèse, dans le chapitre septième de ses *Fondations*, purger souvent la mélancolie, occuper le malade dans les emplois extérieurs pour divertir son imagination et supporter charitablement les fautes qu'il commettra par son état, ayant plus d'égard à sa nécessité qu'à notre satisfaction. » Si le scru-

puleux est dans le monde, il faut qu'il se livre à une douce gaieté, qu'il fréquente des personnes d'une piété aisée, et qu'il travaille par tous les moyens licites, par des récréations honnêtes, des promenades, des voyages, à vaincre cette humeur triste et mélancolique qui le jette dans cet état, et qui paralyse toutes les facultés de son âme. Il doit renoncer aux trop grandes austérités, aux privations qui affaiblissent son physique et son moral, et rentrer dans l'équilibre le plus parfait possible.

IV. — Se garder des petites fautes

Lorsque la cause des scrupules est extérieure, qu'il viennent de la part du démon, ou même de la part de Dieu, qui se sert de la malice de notre ennemi pour nous châtier, c'est un remède excellent de se garder des petites fautes volontaires, principalement de l'orgueil. C'est le sentiment

du cardinal Cajetan, parce que, dit ce savant docteur, lorsqu'un homme abandonne le soin de sa perfection et de sa pureté en tombant facilement sans scrupule dans des fautes vénielles, son bon ange de même l'abandonne; après quoi il n'est pas étonnant que le démon afflige cette âme, la trouvant sans aide et sans défense. De plus, non seulement son bon ange s'éloigne d'elle, mais Dieu lui-même se retire et lui cache la beauté de son visage, et, dès lors, elle tombe dans le trouble et dans l'obscurité, de même que, quand le soleil est caché, le monde se trouve plongé dans les ténèbres. Le prophète l'avait bien expérimenté quand il disait : « Aussitôt que vous avez détourné de moi votre visage, j'ai été tout rempli de trouble. » On peut dire que, pour se garder des scrupules, il faut se garder des petites fautes, parce qu'elles sont souvent la cause pour laquelle Dieu laisse tomber dans les

scrupules ; en retranchant ces fautes, on retranche les troubles, de même qu'en ôtant la cause on ôte les effets.

V. — Suivre les exemples des sages

C'est encore un excellent remède contre les scrupules de suive l'exemple des sages, et d'observer de quelle manière se comportent les gens doctes et pieux dans les matières qui nous arrêtent et qui nous font tant de peur; car nous devons croire qu'étant doctes ils connaissent le mal, et qu'étant pieux ils ne voudraient pas le faire. Nous pouvons donc sans crainte passer où ils passent et marcher sur leurs traces ; cette voie est assurée, puisque le sage nous dit que c'est par le bon exemple d'autrui qu'il a appris à se conduire : *Exemplo didici disciplinam.* (Prov. 24, v. 23.) Et, plus loin, il ajoute que celui qui marche sur les traces des sages marche sûrement

(Prov. 13) : *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit.* On ne saurait donc trop conseiller aux scrupuleux de fréquenter des personnes sages, doctes et pieuses, d'examiner leur conduite, de prendre leur avis et de les imiter.

VI. — Chasser les premières pensées du scrupule

Un très bon remède contre les scrupules est de fermer la porte aux premières pensées scrupuleuses qui se présentent à l'imagination; car si on leur donne entrée, non seulement on aura de la peine à les chasser, mais elles en entraîneront plusieurs autres après elles, comme dit le cardinal Cajetan : *In hoc videtur consistere naturalis causa scrupulorum, quod mota una phantasia, oportet multa consequi, ita quod non est in potestate sua compescere sequentes commotiones.* Dès lors donc qu'il se pré-

sente quelque pensée qu'on soupçonne de scrupule, on doit la rejeter promptement.

VII. — Suivre le conseil d'un sage directeur, et lui obéir en tout

Un des plus efficaces remèdes qu'on puisse appliquer aux scrupules, c'est de les découvrir à son directeur et de suivre aveuglément son conseil et son jugement; car l'obéissance, si essentielle à quiconque veut marcher sûrement dans les voies du salut, l'est particulièrement aux scrupuleux. Or, ils sapent cette vertu par les fondements. L'obéissance est fondée sur la volonté de Dieu, qu'on doit reconnaître dans le commandement de celui qui nous gouverne à sa place : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Mais, parce que le scrupuleux craint tout, il ne craint pas seulement d'être trompé par son propre jugement, il

craint encore de l'être par celui de son directeur. Pour rassurer ses craintes, qu'il se souvienne que Dieu a donné aux directeurs des âmes la clef de la science pour le conduire, et que c'est de leur bouche qu'il doit apprendre ses volontés. « Les élèves du prêtre sont les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées. » Ailleurs, il dit : « Celui qui vous écoute m'écoute. » — « Vous êtes la lumière du monde. » On peut donc, sans crainte, suivre leur décision. En vérité, si Dieu pouvait un jour nous reprocher d'avoir pris le mal pour le bien, nous pourrions, en même temps, lui reprocher qu'il est lui-même la cause de notre méprise en nous commandant d'obéir aux directeurs.

Depuis la naissance de l'Église, les fidèles s'en sont toujours tenus

inviolablement à cette règle. Notre-Seigneur fit connaître à sainte Thérèse avec quelle assurance on doit suivre le jugement des directeurs, lorsqu'étant affligée par des troubles, par des angoisses, par des craintes d'être abusée fort semblables à celles des scrupules, il lui dit qu'elle ne devait pas craindre d'être trompée, puisque des personnes très estimables et très instruites l'avaient assurée de son état. En effet, elle eut une soumission si parfaite au jugement de ses directeurs qu'étant favorisée de plusieurs visions de Notre-Seigneur, avec une parfaite certitude qu'elles venaient de lui, et son confesseur, qui les croyait fausses et les regardait comme des illusions, lui ayant commandé de les mépriser et de les chasser en faisant le signe de la croix, elle obéit, quoique avec une répugnance extrême.

Cette vérité est si constante qu'il n'y a jamais eu aucun docteur catho-

lique qui en ait douté, comme le dit très bien le savant et célèbre général des Carmes, Jean de Jésus-Marie : « Ce genre de remède n'est pas de ceux qui ne sont fondés que sur l'opinion d'un certain nombre de docteurs, comme nous le voyons en certains cas, où l'on peut dire que les docteurs sont divisés et partagés en divers sentiments ; non, c'est ici l'opinion commune, universelle de tous les docteurs, qui tiennent pour chose la plus évidente du monde que dès que le pénitent a choisi un directeur bon, prudent, expérimenté, il doit se soumettre à tout ce qu'il lui dit et lui conseille. » Et, en effet, si Dieu n'avait pas donné cette autorité aux directeurs des âmes, il n'aurait pas suffisamment pourvu à notre salut, car puisqu'il n'a pas résolu dans les Écritures les doutes particuliers qui nous surviennent tous les jours, puisqu'il ne nous envoie pas des anges pour les éclaircir, puisque

nous n'avons pas assez de lumières pour les résoudre, et puisqu'on ne peut assembler des conciles généraux pour les décider, il faut bien qu'il ait donné un absolu pouvoir aux directeurs particuliers, autrement il faudrait dire qu'il nous a laissés dans l'impossibilité de connaître ses volontés et de les accomplir, ce qu'on ne peut dire sans tomber dans l'hérésie.

Après cela, n'est-il pas vrai de dire que c'est une opiniâtreté et un entêtement horrible que celui des scrupuleux qui refusent d'obéir à leur directeur? Dieu dans ses Écritures, l'Église dans ses décisions, les saints dans leur doctrine, les docteurs dans leurs assemblées, la raison, le sens commun, établissent de concert cette vérité. Mais, lorsqu'un scrupuleux, par une imagination blessée et prévenue, la soupçonne d'erreur et refuse de la suivre, n'est-ce pas manquer de sens et se rendre coupable

d'une grave faute de désobéissance? Aussi, voyons-nous que Dieu la punit souvent avec sévérité par les angoisses et les troubles auxquels il livre les scrupuleux : en sorte que, comme parle saint Augustin, leur péché est le bourreau qui les châtie. Or, « le meilleur, dit saint François de Sales, c'est de marcher à l'aveugle, sous la conduite de la divine Providence, parmi les ténèbres et les perplexités de cette vie. Il faut se contenter de savoir de son père spirituel qu'on marche bien, sans chercher à le voir. On ne s'est jamais perdu en obéissant. »

« Celui qui obéit à son confesseur, disait de son côté saint Philippe de Néri, est sûr de ne pas rendre compte à Dieu de ses actions. » « Au contraire, disait saint Jean de la Croix, ne pas se tranquilliser sur ce que dit le confesseur, c'est orgueil et manque de foi. » Mais, pour achever de convaincre sur ce point les scrupu-

leux, il faut répondre à leurs objections.

Réponses aux objections des scrupuleux sur le septième avis

La première objection que fait le scrupuleux est celle-ci : c'est qu'étant persuadé par les lumières de sa conscience qu'il y a du péché en quelque chose, il ne peut pas renoncer à ses lumières pour suivre celles de son directeur qui lui dit le contraire.

Nous lui répondrons d'abord que, quand sa conscience lui dirait qu'il y a du péché en ce qui fait la matière de son scrupule, il peut et doit renoncer à sa conscience pour suivre celle d'autrui, parce que la foi nous apprend qu'on doit renoncer à son jugement pour suivre celui de son directeur, et c'est là un acte d'obéissance, qui est une des plus excellentes vertus chrétiennes.

Nous lui dirons ensuite que la rai-

son apprend elle-même qu'on doit se départir du jugement d'un homme ignorant et passionné pour suivre celui d'un homme savant et sans passion; car le premier, étant ignorant, se trompera; étant passionné, le feu de la passion l'empêchera de voir les choses les plus claires. Car dit l'Écriture : Le feu est tombé d'en haut sur eux, et ils n'ont point vu le soleil.

Or, l'humilité chrétienne doit faire croire au scrupuleux qu'il est un ignorant, et l'expérience lui doit faire sentir qu'il est prévenu d'une passion violente de crainte et d'appréhension qui l'aveugle. Les directeurs, au contraire, sont des docteurs savants, puisque, outre leurs études, ils sont éclairés de Dieu; ils sont sans passion, puisqu'ils n'ont aucun intérêt en ce qui fait le doute du scrupuleux, et ils ne voudraient point charger leur conscience pour décharger la sienne. On peut donc, et même

on doit renoncer à ses lumières pour suivre celles de son directeur.

La seconde objection du scrupuleux est que, le directeur étant un homme comme les autres, il peut se tromper et lui donner un mauvais conseil.

Nous répondons à cette seconde objection en disant au scrupuleux qu'il est vrai que le directeur peut se tromper en donnant un mauvais conseil; mais qu'un scrupuleux ne peut être trompé en le suivant, comme parle saint Bernard : et ceci se voit clairement par l'exemple de sainte Thérèse, dont nous avons parlé plus haut. Sans doute que le confesseur qui lui conseilla de mépriser la visite de Notre-Seigneur lui donna un très mauvais conseil; néanmoins, Notre-Seigneur dit à cette sainte, comme elle le rapporte elle-même, qu'elle n'avait point manqué en le suivant, parce qu'une personne ne saurait manquer quand elle suit les règles

de la prudence. Or, il n'est point de règle de prudence plus certaine que celle d'agir selon le conseil de son directeur.

Nous ne voulons point dire par là qu'un scrupuleux soit obligé de consulter son directeur autant de fois qu'il lui vient des scrupules ; non, certes. Mais quand il l'a fait en quelque cas particulier, il peut se déterminer soi-même, quand le même cas ou d'autres semblables se présentent. C'est là doctrine de Vasquez. (Disp. 67, ch. 2.) Ils peuvent même appliquer à des cas particuliers les règles générales qu'on leur a données. Qu'ils ne croient pas être trop larges en cela, puisqu'ils ne sont pas de pire condition que ceux qui ne sont pas scrupuleux et qui se conduisent de la sorte.

Il est même bon de les avertir ici qu'après avoir communiqué leurs scrupules à leur directeur et reçu son avis, le démon, pour rendre cette

action inutile, leur suggérera qu'ils n'ont pas bien déclaré la chose, qu'ils ont omis quelque circonstance essentielle, que le directeur n'a pas bien compris, etc.; et s'ils ouvrent leur esprit ou leur oreille à ces suggestions, les voilà aussi troublés qu'auparavant. Qu'ils se gardent donc bien d'écouter toutes ces ruses et qu'ils se persuadent qu'ils se sont expliqués suffisamment, et que, d'ailleurs, le confesseur, étant expérimenté dans ces matières, a tout compris à demimot.

Voici comment saint Liguori réfute à son tour les objections des scrupuleux :

Saint Bernard dit qu'en suivant le confesseur, on ne se trompe jamais. Et le B. Henri Suso : que Dieu ne demande pas compte de ce qui se fait par obéissance.

Mais le scrupuleux réplique : « Si j'avais saint Bernard pour confesseur, j'obéirais aveuglément; mais mon

confesseur n'est pas saint Bernard. » Il n'est pas saint Bernard, reprend notre saint; mais il est plus que saint Bernard, car il tient la place de Dieu. Écoutez encore le savant Gerson à à ce sujet : « Vous qui parlez ainsi, vous êtes dans l'erreur; car vous ne vous êtes pas confié à un homme parce qu'il est docte, mais parce que Dieu vous l'a donné pour guide. Obéissez-lui donc non comme à un homme, mais comme à Dieu lui-même. »

« Mais, dites-vous, je ne suis pas scrupuleux, mes craintes sont fondées. » Je réponds, avec saint Liguori : Aucun fou ne se croit fou, et sa folie consiste à ne pas se connaître. Je vous dis également : Vous êtes scrupuleux parce que vous ne voyez pas combien sont vains vos scrupules; car si vous saviez qu'ils sont vains, vous vous en débarrasseriez. Tranquillisez-vous et obéissez à votre confesseur, qui connaît mieux que vous votre conscience.

« Mon confesseur est bon, ajoutez-vous; mais je ne sais m'exprimer. C'est pour cela qu'il ne comprend pas bien l'état de mon âme. »

Vous vous faites mille scrupules hors de propos, et vous ne vous en faites pas de traiter votre confesseur d'ignorant et de sacrilège! Ainsi dans la crainte qu'il ne vous ait point compris ou qu'il ait mal jugé vos scrupules au mot prononcé, vous allez jusqu'à porter ce faux jugement. Le savant Perelli disait un jour à une âme scrupuleuse, qui accusait son confesseur d'hérésie : « Mais enfin, dites-moi, ma sœur, dans quelle université avez-vous étudié la théologie, vous qui en savez plus long que votre confesseur? Allez à votre quenouille, je vous en prie, et ne parlez plus de la sorte. » Je ne vous répondrai pas comme cet évêque; mais je vous exhorte à vous en tenir à tout ce que dira votre confesseur. Quand il vous dit : Je ne veux pas en sa-

voir davantage, taisez-vous, et allez communier, etc., obéissez-lui, et croyez qu'il vous a compris.

Mais, dites-vous, « si je me damne en obéissant, qui me tirera de l'enfer? » Cela n'est pas possible; car l'obéissance mène au paradis et jamais à l'enfer.

Les saints docteurs (saint Antonin, Navarre, Suarès et autres) accordent communément deux privilèges aux âmes scrupuleuses touchant leur confessions passées, leurs doutes, leurs mauvaises pensées, leur consentement, etc., etc. :

1° Qu'elles ne pèchent pas en agissant contre les scrupules, quand elles le font par obéissance;

2° Qu'après l'action, elles doivent croire qu'elles n'ont pas consenti à eurs mauvaises pensées, si elles ne sont pas certaines d'avoir réellement donné un plein consentement au péché dont elles connaissent toute la malice. Quand elles en doutent, leur

doute même prouve qu'elles n'ont pas accédé à la tentation par leur volonté, car sans cela elles ne douteraient pas.

« Mais, dites-vous, je veux agir avec la certitude que je ne déplais pas à Dieu. » La plus grande certitude de lui plaire, c'est d'obéir à votre directeur et de surmonter votre scrupule. Si vous voulez aller droit et avec assurance, obéissez ponctuellement à tous les ordres de votre directeur. Priez-le de vous donner des règles, non seulement particulières, mais générales, et tenez-vous-en à cela. Je termine en répétant toujours : Obéissez, obéissez, et par charité ne traitez pas Dieu de tyran.

Ainsi parle saint Liguori, ce saint si savant dans les voies de Dieu et si expérimenté sur les maladies de l'âme.

Enfin pour donner plus de poids à nos preuves, nous allons citer, dans le huitième avis, les autorités les

plus propres à convaincre les scrupuleux.

VIII. — Agir contre les scrupules

Le dernier et le plus efficace avis, et sans lequel les autres ne serviraient de rien, c'est d'expliquer tous les doutes en sa faveur, et de passer par-dessus quand on soupçonne que ce sont des scrupules. Par exemple, un scrupuleux a eu des pensées de blasphème, d'impureté, de jugements téméraires; il ressent des doutes et des craintes violentes d'y avoir consenti; néanmoins, il n'oserait l'assurer; il soupçonne même que c'est ici un scrupule. En ce cas et en d'autres semblables, il doit se persuader qu'il n'a pas consenti, et, sans perdre de temps et discuter davantage, il doit en rejeter promptement la pensée comme une pensée criminelle, contraire à la paix et au repos de son âme.

Mais, comme le scrupuleux pourrait trouver ce remède violent et dangereux, et pourrait par conséquent en refuser l'usage, voici un faisceau de preuves imposantes, une réunion de docteurs auxquels on ne peut résister sans folie.

D'abord, tous les théologiens, tant scolastiques que mystiques ou spirituels, ordonnent ce remède comme un remède assuré. Bornons-nous à citer quelques-uns d'entre eux, les plus fameux.

Gerson, chancelier de Paris, dit dans son *Traité de la préparation à la messe*, cons. 6e : Les scrupuleux (parlant des prêtres qui craignent toujours de n'avoir pas bien prononcé les paroles de la consécration ou autres) « doivent hardiment aller contre de tels scrupules; autrement ils n'auront jamais la paix de l'âme. »

Saint Antonin, *Livre de la Conscience*, page 10, règle 6e, dit : « C'est un conseil salutaire d'agir le plus

souvent contre les légers scrupules et les attaques de tiédeur, etc. »

Le cardinal Cajetan, parlant, dans sa *Somme*, des scrupules ordinaires sur la matière des confessions, dit que, quand on doute si on a oublié de confesser quelque péché, si on a quelque croyance légère qu'on l'a confessé, on doit prendre cette croyance pour une certitude et déposer son doute.

Vasquez dit que le scrupuleux ne doit jamais croire avoir péché mortellement, si cela ne lui paraît pas si clairement qu'il n'en ait point aucun doute, et quelquefois même s'il n'est prêt à jurer.

Enfin, tous les théologiens mystiques ou spirituels, le Bienheureux Jean de Jésus-Marie, cet homme si éclairé ; le Bienheureux Alphonse Cabréra, célèbre dominicain; les RR. PP. Jamin, Surin, Rodriguez, Louis de Blois, Avila, Henri Suso, Thomas à Kempis, saint François de

Sales, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Ignace, Denis le Chartreux, etc., disent qu' « il faut combattre généreusement et agir contre le scrupule en déposant sa conscience ; car celui qui consent au scrupule, quoique ce soit une chose légère, le nourrit et l'entretient, de telle sorte qu'il en est plus tourmenté dans les choses importantes ; et au contraire, celui qui est fidèle à résister à la tentation du scrupule devient plus fort par les bonnes habitudes qu'il acquiert en résistant », comme dit l'apôtre saint Jacques : *Resistite diabolo, et fugiet a vobis;* résistez au démon, et il séloignera de vous.

Que répondra le scrupuleux à tant d'imposantes autorités ? Dira-t-il que tous ces docteurs se trompent ? Il faudrait avoir perdu tout respect pour l'Église et ses docteurs.

Dira-t-il que ces docteurs n'avancent cette doctrine que pour sou-

lager les consciences timorées ? Mais ces docteurs, pour décharger la conscience des autres, voudraient-ils enseigner l'erreur et charger leur propre conscience?

Dira-t-il enfin qu'ils parlent en faveur des scrupuleux, et qu'il n'est pas du nombre? A cela il suffit pour répondre de lui prouver, d'après nos règles précédentes, qu'il n'en est que trop.

Craindra-t-il de se mettre mal avec Dieu en agissant de la sorte? L'expérience prouve que ceux qui agissent ainsi sont agréables à Dieu, puisque nous voyons que Dieu les fait toujours avancer en grâce et en vertu et qu'il laisse tomber dans de grandes fautes ceux qui consentent au scrupule.

Répondra-t-il qu'il est convaincu de toutes ces vérités, mais que dans ces occasions il est saisi d'une crainte si violente qu'il ne peut l'étouffer? Alors je dis que, s'il ne

peut pas éviter la crainte, puisqu'en cela consiste la tentation, il doit se résigner à la supporter en paix, avec patience, et se garder d'y consentir.

Répliquera-t-il enfin qu'il craint de pécher en agissant avec cette crainte et contre sa conscience? Il lui sera répondu que, quoiqu'il agisse avec crainte et que même en agissant il se trompe, pensant qu'il n'y a point de péché où il y en a, néanmoins il ne pèche pas, selon le sentiment général des théologiens, et en particulier de saint Antonin.

Nous devons cependant, avant de finir cet article, exposer un point essentiel aux scrupuleux : c'est qu'en leur conseillant d'expliquer en leur faveur les doutes qui leur arrivent et de passer outre, on l'entend bien de toute sorte de doutes et de questions de fait : par exemple, si on a consenti à de mauvaises pensées, si on a prononcé les paroles de la consécration, si on a confessé un péché ou

non, etc.; mais, dans les questions de droit, par exemple, si un contrat est usuraire ou ne l'est pas, si on est obligé à restituer ou non, il faut entendre ces matières avec quelque distinction, surtout avec les personnes peu instruites, peu intelligentes, naturellement intéressées et qui pourraient mal appliquer les règles. Sur cela, il faut consulter le directeur et suivre son jugement.





CHAPITRE VI

REMÈDES PARTICULIERS. DIRECTION DES SCRUPULEUX

Pour user avec avantage des remèdes particuliers, il faut les opposer aux différentes sources des scrupules; il faut aussi étudier les travers, les détours, les enveloppes, les artifices, les chagrins de ces pauvres âmes, entrer en raisonnement avec elles, écouter leurs peines, les éclairer, les diriger, les soutenir par de sages avis. C'est ce que nous allons faire dans les divers paragraphes de ce chapitre.

Les principaux sujets de scrupules,

avons-nous dit, sont les prières, les confessions, les corrections fraternelles, les motifs de ses actions, la prédestination, les tentations, les communions. Or, voyons les remèdes qu'il faut appliquer à chacun de ces maux.

1° *Les prières*. — Quand c'est au sujet de ses prières que le scrupuleux est tourmenté, il faut d'abord lui expliquer en peu de mots ce que c'est que la prière, en quoi elle consiste, et ce que Dieu exige de celui qui prie; après cela, on doit lui représenter qu'en voulant trop s'appliquer et se tendre la tête, au lieu d'éviter les distractions on les multiplie, on les rend plus incommodes, et l'on se met dans l'impossibilité de prier. Cette crainte perpétuelle dont on est saisi tyrannise, décourage, inquiète, et fait perdre de vue l'objet et la fin de la prière. On doit donc changer de marche, puisqu'on agit en pure perte et qu'on ne fait qu'enfanter des

distractions au lieu de les dissiper.

Quel parti doit prendre ici le scrupuleux? Pas d'autre que celui des gens sages et éclairés : c'est de se contenter d'une attention selon ses forces, sans contrainte, avec une bonne volonté ; c'est de le faire avec calme, en présence de Dieu, sans retour, sans rechercher si on a bien fait, si on a bien satisfait à son devoir, si on n'a pas été distrait, dissipé, etc.

Il faut représenter au scrupuleux qu'il serait dans une grande erreur s'il se persuadait qu'on n'est pas agréable à Dieu parce que, dans la prière, on n'a ni le cœur ni l'esprit paisibles et tranquilles. La bonne volonté pour s'en bien acquitter, la peine qu'on éprouve de ne pouvoir faire mieux, le soin qu'on emploie à bannir les distractions, l'humilité, l'obéissance, voilà ce qui est agréable à Dieu et supplée aux défauts de perfection de nos prières. Et n'avons-

nous pas, pour nous rassurer en ce point, l'exemple des saints? n'ont-ils pas été affligés des mêmes peines, des mêmes difficultés sans cesser d'être saints et agréables à Dieu? Parcourez leur vie, et vous verrez qu'ils les ont fait servir à leur sanctification et s'en sont fait un mérite par la patience.

Défense donc au scrupuleux, pour se défaire de ses inquiétudes, de répéter ses prières, ou son office, ou tout autre exercice de piété, de quelque obligation qu'il soit, parce que, en supposant même qu'il y ait quelquefois de la négligence de sa part, il n'est point de loi qui oblige à une telle répétition si onéreuse et si dommageable... Il faut que le scrupuleux se contente, comme disait sainte Thérèse, de mépriser ses distractions, sans s'en occuper l'esprit, de continuer ses prières sans penser qu'il est distrait, sans examiner ni ce qui a causé ses distractions, ni s'il y

est occupé, et être bien persuadé qu'elles ne sont ni volontaires ni coupables, aussi longtemps qu'il est fâché de les souffrir.

Le confesseur, de son côté, doit régler les exercices de piété de ces personnes, de peur qu'elles ne s'en chargent trop ; il ne leur doit pas donner de longues prières vocales en pénitence, ni leur permettre facilement d'entrer dans plusieurs confréries particulières. On doit aussi leur interdire absolument toutes pratiques singulières, vœux, résolutions exagérées, etc., sans la permission expresse du confesseur.

2° *La confession.* — Tout le monde sait que le grand tourment des scrupuleux est la confession. Ils se créent mille chimères, mille tortures sur leurs confessions passées, étant toujours poursuivis par l'idée de recommencer. Or, comme ces craintes incessantes sur les confessions passées ne sont presque toujours ap-

puyées que sur des raisons frivoles et n'ont point de fondement solide, on ne doit pas leur permettre de revenir sur les confessions passées : ces répétitions n'apporteraient aucun remède au mal et pourraient avoir de graves inconvénients. La réitération des confessions des péchés déjà confessés n'est point pour ces personnes un moyen d'avancement; au contraire, elle les arrête, les décourage, les abat et finit par leur faire tout abandonner. Cela posé, le confesseur ne doit pas se rendre à leurs désirs de réitération de confession, à moins qu'il ne soit fondé à croire qu'ayant mené une vie déréglée ou ayant vécu dans l'ignorance, les scrupuleux n'aient commis des fautes dans leurs confessions passées; mais c'est à lui d'en juger, non aux pénitents.

Il ne doit point leur permettre un long examen, ni d'écrire leur confession, mais les faire confesser de mé-

moire et leur enjoindre d'être tranquilles, quand même ils penseraient qu'il a manqué quelque chose à l'intégrité de la confession, car l'expérience prouve qu'un long examen et une confession écrite leur sont très nuisibles en fomentant et augmentant leurs peines de conscience par des recherches et des réflexions que la faiblesse de leur état ne peut pas comporter. Ce ne sont guère, du reste, que des péchés véniels qui sont l'objet de toutes ces recherches; or, n'étant pas matière nécessaire de confession, il est inutile de s'en faire un instrument de supplice.

Le confesseur avertira son pénitent qu'ayant une fois déclaré ses péchés d'une manière intelligible, autant qu'il pouvait le faire raisonnablement, il ne doit plus en répéter l'accusation, sous prétexte qu'il n'aurait pas été compris; car si la chose était vraie, le confesseur aurait demandé une explication. De même, lorsque le

confesseur aura déclaré que telle chose n'est pas matière de confession, il ne doit plus permettre au pénitent de lui en parler, suivant cette belle maxime de saint Bernard : « Nous devons, dans les choses qui ne sont pas ouvertement contre Dieu, écouter, comme Dieu même, celui que nous considérons comme son vicaire. » Le confesseur ne permettra pas non plus au scrupuleux de revenir sur des difficultés qu'il aura une fois résolues.

La confession étant terminée, le scrupuleux ne doit plus s'en occuper; il ne doit point perdre le fruit de l'absolution en se tourmentant sur les péchés oubliés, et, s'il veut se présenter de nouveau au confessionnal, le directeur doit absolument refuser de l'entendre.

Quand ce sont de bons scrupuleux, qui redoutent sans cesse d'avoir péché grièvement, il est à propos, pour les rassurer et les instruire, de les

envoyer communier sans leur donner l'absolution, nonobstant leurs doutes et quelques péchés véniels.

Nous ne parlerons pas de la contrition, qui aussi est un sujet de nouvelles perplexités. Comme ce n'est pas au pénitent, qui ne juge que par ce qui est sensible et ce qui l'impressionne, à la discerner, mais au confesseur, celui-ci sait bien par quels moyens et à quels effets il peut la reconnaître.

3° *La charité, la correction fraternelle.* — Les scrupuleux tombent sur ce point dans mille erreurs ridicules; ils vont jusqu'à s'accuser de ne pas étendre leur charité jusqu'aux animaux. De quoi ne se croient-ils pas coupables envers leurs frères, leurs amis et leurs ennemis! Aussi, chaque parole prononcée dans leurs visites et leurs conversations, chaque nouvelle entendue sur le compte du prochain, chaque médisance écoutée devient une source abondante de pensées et

d'agitations; ils croient toujours avoir mal parlé, scandalisé, révélé les défauts du prochain, pris plaisir aux médisances. La correction fraternelle leur fait craindre aussi mille péchés, leur cause mille incertitudes.

Si le pénitent scrupuleux n'est pas instruit, il faut l'instruire sur le précepte de la charité et sur les devoirs qu'elle impose; s'il l'est déjà, il faut examiner s'il est réellement coupable ou s'il ne l'est pas; une fois sa position connue, il faut la lui expliquer et lui tracer à l'avenir sa règle de conduite, à laquelle il devra se conformer, ou l'on ne l'écoutera plus sur cette matière.

1° Il faut lui bien faire comprendre que l'on n'est obligé à la correction fraternelle que lorsqu'il y a lieu d'espérer qu'elle sera utile ou qu'au moins le prochain n'en sera pas offensé; 2° qu'il ne doit pas s'écarter de la bienséance chrétienne et se permettre de corriger ceux qui, par leur

supériorité, leur rang ou leur âge, ne sont point soumis à ces observations; 3° qu'il faut être sûr, avant de parler, que la faute a été commise, qu'elle en vaut la peine, et que la correction ne produira pas un effet contraire; 4° qu'il faut, avant tout, que la charité nous porte à excuser, à pallier les défauts du prochain, et modérer un zèle souvent trop ardent et peu éclairé; 5° qu'il vaut mieux avertir quelqu'un qui soit en droit et en position de faire la correction fraternelle que de corriger soi-même, si le besoin ne l'exige pas. Ainsi c'est plutôt à un père de corriger ses enfants, à un supérieur de reprendre ses inférieurs, à un maître d'exercer la surveillance sur ses domestiques, etc.

Quant à la médisance, il faut représenter au scrupuleux qu'il ferait souvent plus de mal que de bien en voulant l'empêcher, qu'il rendrait la piété ridicule, et qu'il croirait sou-

vent, à tort peut-être, qu'il y a médisance là où il n'y en a pas. On doit donc l'engager à ne fréquenter que des sociétés chrétiennes, bien réglées, charitables, de bonne éducation; qu'en tout cas, il suffit qu'il ne prête pas l'oreille à la médisance, qu'il n'y prenne pas part, qu'il le prouve par l'air de son visage, qu'il se retire s'il le faut et qu'il donne pour leçon aux sociétés malignes son absence.

Quant à l'exercice de la charité, cette vertu ne nous oblige pas à de graves inconvénients : pour sauver la réputation du prochain, pour empêcher un dommage, pour réparer un tort, il faut que l'œuvre soit de notre ressort, conforme à notre condition, fasse partie de nos devoirs, pour être obligé de l'exercer.

Le confesseur doit donc tranquilliser le scrupuleux, réfuter tous ses doutes, tous ses prétendus jugements téméraires, toutes ses médisances, et

ne les écouter que quand il est fondé de croire qu'il y a péché.

4° *Motifs des actions, de celles surtout qui sont indifférentes ou de conseils.* — Viennent-ils de faire l'aumône, les scrupuleux s'imaginent qu'ils y ont été portés par un motif de vanité; ont-ils fait une correction, ils craignent de l'avoir faite par colère; s'ils mangent, c'est par sensualité; s'ils manquent la messe un jour par semaine, c'est par paresse; s'ils sont fervents à l'église, c'est pour être vus et remarqués des autres; ils n'osent même plus se permettre les choses les plus licites et les plus innocentes, comme la promenade où ils sont charmés par les beautés de la nature, l'attrait des fleurs, leur parfum, etc.

Le plus court moyen de se défaire de ces pensées, c'est de les mépriser, c'est d'agir avec liberté et confiance. Les motifs apparents de ces actions n'en sont pas les vrais motifs; ce ne

sont que chimères, vaines terreurs, pensées outrées, exagérées ; et quand même ces motifs entreraient en partie dans nos actions malgré nous, l'intention première étant de plaire à Dieu et de le glorifier, l'action ne perd point de sa bonté et de son mérite à ses yeux.

Quant à la pureté d'intention, nous savons que c'est sans doute une chose très importante qui décide du prix de nos œuvres et qui demande notre vigilance et notre application. Mais comment doit-on se conduire sur ce point pour ne pas tomber dans des excès dangereux ? Pas autrement que d'après les gens vraiment chrétiens, instruits, sages et solidement pieux. Or, quelle est leur règle ? C'est que cette application dans la direction de nos intentions doit être douce, tranquille, confiante. C'est que quand on a offert ses actions dès le matin avec une intention pure, quand on la renouvelle quelquefois, il n'est plus

nécessaire à chaque action détachée de se demander si on a renouvelé l'intention, si elle était bonne, et de s'interdire tout ce qu'il y a de plus innocent et même de nécessaire pour la santé, l'aisance d'une piété bien faite, bien entendue.

A quoi sert de penser qu'on ne fait rien de bon, rien pour de bons motifs, que toutes nos œuvres sont stériles, inutiles, méritant la damnation, sinon à s'ôter toute force, toute énergie, et à s'abreuver d'angoisses et d'amertumes ?

Chacun doit agir selon sa portée, sa vocation et selon la voie par laquelle Dieu veut le conduire ; le sage milieu est donc d'éviter les extrêmes et de ne pas se livrer à des prétentions qui ne font que préparer quelquefois d'énormes chutes.

Enfin, le confesseur doit représenter au scrupuleux qu'il n'est pas et ne peut pas être actuellement dans cet état de perfection extraordinaire;

que, vu sa maladie, la faiblesse de son esprit, la délicatesse de sa conscience, il n'est pas tenu d'apporter autant de soin que d'autres à l'accomplissement de ses devoirs ; que Dieu n'exige pas ce qui est au-dessus de nos forces; qu'il faut savoir s'humilier et se mortifier en ce qu'on ne peut mieux faire, et que, le joug du Seigneur étant doux et léger, il ne faut pas le rendre insupportable en exagérant les volontés de Dieu.

5° *La pensée de la prédestination.* — Cette espèce de scrupule est de toutes la plus désolante et la plus extravagante à la fois : la plus désolante, en ce qu'elle détruit l'espérance chrétienne dans les cœurs et les rend malheureux ; la plus extravagante, parce qu'elle ne voit que des abîmes, des horreurs, des dangers, là où il n'y en a pas, et qu'elle jette dans la consternation et le désespoir. Cette idée qu'il est réprouvé enlève au scrupuleux toutes ses forces, déna-

ture en lui la pensée de Dieu, l'enveloppe d'un sombre manteau de deuil et de ténèbres; il ne comprend pas le mystère de la prédestination, il veut le sonder, le scruter, sa profondeur l'accable, la tête lui tourne, et il se croit, comme un malheureux sur le bord d'un précipice sans fond, prêt à y tomber à chaque instant. Il faut absolument interdire à un pareil scrupuleux toute réflexion sur ce profond mystère, lui donner ensuite de hautes idées de la bonté et de la miséricorde de Dieu, déployer devant lui les richesses des mérites de Jésus-Christ, fixer son attention sur l'espérance chrétienne, qui ne confond jamais ceux qui la portent dans leur sein : *Spes non confundit* (Rom., v, 5); lui prouver que le manque d'espérance est le plus grand obstacle à la piété, à la prière, à l'esprit de reconnaissance, à l'amour de Dieu et une source de tentations très dangereuses.

Il faut l'engager à se conduire comme s'il était sûr d'être prédestiné à la gloire ; de rendre certaine cette préélection par ses vertus, comme le dit saint Pierre (I, I, 10), d'agir dans l'ordre spirituel comme on agit dans l'ordre naturel. Quel est le laboureur que l'incertitude de la moisson empêche de semer ses terres? quel malade refuse d'employer les remèdes, par ce qu'il n'est pas sûr de sa guérison ?

Il faut enfin réfuter ses prétendues tendances invincibles au mal, et son impuissance prétendue pour le bien, en lui disant : « Que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui doivent l'obtenir un jour. » (Saint Matth., XI, 12.)

6° *Les questions dangereuses et les tentations.* — Le scrupuleux ne se borne pas à être la dupe de son aveuglement et de ses craintes vaines ; il va jusqu'à se tendre des pièges à lui-

même. Il se pose des questions dangereuses; il soulève des tentations difficiles. Que ferais-je, se dit-il souvent à lui-même, si je me trouvais dans tel ou tel cas? si on me tenait tel ou tel propos? si je me trouvais en telle conjoncture? Serais-je disposé à faire mon devoir, à tout braver, à faire même le sacrifice de ma vie?

Viennent ensuite les tentations auxquelles il craint toujours de consentir, qu'il ne rejette jamais assez vite, dans lesquelles il croit s'être complu. Or, sur ces deux points, voici la règle des hommes sages : 1° Il faut lui déclarer que ce sont là de vraies suggestions du démon, et qu'il doit leur résister de toutes ses forces; qu'il faut laisser de côté toutes ces questions dangereuses, ne pas se prêter aux desseins de l'ennemi, répondre au tentateur qu'on ne redoute rien, qu'on ne le craint pas, que le secours de Dieu nous suffit, que

nous n'avons aucune relation avec lui, et que toute notre conscience est en Dieu en tout et pour toujours. 2° On doit bien fixer le scrupuleux sur la différence qui existe dans la tentation entre le sentiment et le consentement. Le sentiment ne dépend pas de notre volonté, mais le consentement en dépend. Le sentiment ne peut jamais nous rendre coupable, c'est le consentement seul qui le fait. Il suffit donc de ne pas consentir pour n'avoir aucune crainte au milieu des plus fortes tentations.

Il y a, disent les auteurs de la *Science du confesseur*, des scrupuleux dont l'imagination est quelquefois remplie de pensées abominables contre Dieu, contre l'humanité de Jésus-Christ, contre les plus saints mystères ; elles les agitent avec tant de violence, qu'il leur semble qu'ils profèrent des blasphèmes. Après que ces pensées et ces folles imaginations ont roulé quelque temps dans leur

esprit, ils veulent les rejeter ; mais souvent elles augmentent et s'impriment si fortement, qu'ils croient y avoir consenti et se regardent comme abandonnés de Dieu à cause de leurs péchés passés. Quelquefois il leur semble qu'ils veulent quitter la piété et la pratique exacte de la vie chrétienne, car l'imagination peut représenter toutes ces choses : des pensées, des actes de la volonté, des paroles, des sensations, en sorte que les scrupuleux s'y trompent.

C'est au confesseur d'en juger, et il le peut en considérant leurs dispositions habituelles, la peine qu'ils éprouvent au milieu des tentations et des combats; enfin par les effets extérieurs, car alors il verra si ce n'est que pure imagination, ou s'il y a eu quelque chose de volontaire.

Il est certain que c'est surtout envers ces sortes de scrupuleux que le confesseur doit user de patience, de douceur, de compassion, qu'il doit

les soutenir et les consoler; car ils sont infiniment à plaindre, et le confesseur seul peut les guérir. Il faut qu'il leur inculque bien qu'il n'y a pas de péché là où il n'y a pas de volonté, qu'il n'y a pas de volonté là où il n'y a qu'horreur et détestation; qu'il faut mépriser ces tentations au lieu de s'efforcer de les combattre, qu'il faut continuer comme si aucune tentation n'était survenue, et avoir soin d'élever son esprit vers Dieu, en lui demandant protection; et secours.

Si les tentations roulent sur la chasteté, il faut en user de même, les mépriser, passer outre, n'y point faire attention; veiller sur ses sens, craindre le péril, le fuir autant que possible, et se souvenir que le démon de l'impureté n'est qu'un enfant pour tous ceux qui le méprisent, mais qu'il est un géant pour ceux qui le craignent. Ainsi, loin de chercher à se rappeler une tentation contre la

chasteté, quand elle est passée, pour voir si l'on y a consenti, il faut en repousser la seule idée; car ce serait se constituer volontairement dans un grand péril en faisant rentrer dans l'esprit des penséee qui ont fait sur lui une vive impression. Que le scrupuleux se souvienne donc bien que la prudence ne permet pas un long examen sur ces matières, et qu'un coup d'œil tout au plus doit suffire si tant est qu'il soit nécessaire.

Si les tentations ont rapport à la foi, comme cela arrive très souvent, le moyen de les guérir n'est pas de raisonner, de chercher à se convaincre, c'est tout simplement de se soumettre à l'Église, et de croire tout ce qu'elle nous enseigne, en faisant un bon acte de foi. Et si c'est sur la divine vérité de l'Église elle-même que tombent les doutes et les tentations du scrupuleux, le confesseur lui expliquera en peu de mots les fondements de notre croyance et

l'institution de l'Église par Jésus-Christ, et l'engagera à dire dans ces moments : « Je crois tout ce que l'Église croit. Je m'unis à sa foi. Satan, je te renonce, auteur des doutes contre la foi; je me tourne vers Jésus-Christ, mon Sauveur. » Il pourra faire aussi le signe de la croix sur le front, sur la bouche et sur le cœur. C'est un puissant exorcisme contre la tentation. Il pourra dire, enfin, souvent : « Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi. » Cependant toutce la doit se dire sans grande contention d'esprit.

Il faudra néanmoins porter un intérêt tout particulier aux scrupuleux travaillés de ces sortes de tentations qui viennent manifestement du démon, Il conviendra de s'assurer de leurs dispositions et des fautes qu'ils auraient pu commettre au milieu de ces troubles, d'examiner si ce sont de véritables doutes ou des scrupules, s'il y a ignorance et entêtement, ou soumission et humilité.

Disons, enfin, qu'il est des scrupuleux qui, malgré toute la haine qu'ils ont pour les péchés, soit grands, soit petits, se laissent néanmoins emporter de temps en temps par la violence de leur tempérament naturel ou par la légèreté de leur esprit, qui leur fait oublier leurs bonnes résolutions et les fait tomber dans de grands crimes, tels que blasphèmes, jurements, impuretés énormes, etc. A peine ont-ils commis ce mal, qu'ils le pleurent s'en repentent, se brisent de douleur et de componction, formant des résolutions, obéissant au confesseur, et cependant, après avoir persévéré longtemps, retombent encore, à leur grande désolation. Si quelqu'un est digne de compassion, ce sont ceux-là, sans doute; alors le confesseur doit examiner si, dans ces cas si graves, il y a de leur faute, si c'est l'emportement ou la violence de leurs passions; s'ils ont manqué de prendre les précautions nécessaires,

et, d'après les connaissances qu'il aura acquises, il les faudra consoler, soutenir, admettre à la communion pour leur prêter des forces; relever leur courage au lieu de les décourager et les exhorter à se livrer à la prière, à la fréquente confession, au travail, à la connaissance de leur faiblesse, enfin à recourir à quelques remèdes naturels.

Telles sont les diverses espèces de scrupules auxquelles on peut rapporter toutes les autres. Nous n'avons pu qu'indiquer les préservatifs, les antidotes, les calmants les pluse ffi-caces; c'est au confesseur, selon les circonstances, et les caractères du mal, à appliquer les remèdes avec sagesse, prudence, sagacité et précaution.





CHAPITRE VII

QUELS SONT LES MAUVAIS SCRUPULEUX

Disons un mot de ce genre de scrupuleux, afin de compléter la matière et d'établir les distinctions nécessaires.

Quoique la plupart des scrupules proviennent du démon, on peut dire que les mauvais scrupuleux sont plus particulièrement son ouvrage. Ce sont tous ceux qui se font de la piété une idée fausse, ou qui s'en servent pour cacher aux autres et à eux-mêmes des vices grossiers dont ils ne veulent pas se corriger. D'après les auteurs de la *Science du confes-*

seur, on peut réduire à deux sortes de scrupuleux tous ceux dont nous voulons parler : les uns, qui ne dépassent guère la ligne du péché véniel; les autres, qui avalent l'iniquité comme l'eau, et qui méritent plutôt le nom d'hypocrites que celui de scrupuleux.

Les premiers ne sont ordinairement que des gens qui, soit par ignorance de leurs devoirs, soit par aveuglement volontaire ou amour-propre, se font une fausse conscience, et sont scrupuleux à l'excès sur certains points, tandis que sur d'autres très importants, comme passions, jalousie, vengeance, haine, médisance, etc., ils ne se font aucun reproche, et ne ressentent aucun remords.

Les seconds sont ceux qui, comme les Pharisiens dont parle l'Évangile, se font scrupule de commettre de petites fautes ou de manquer à certaines pratiques de pure dévotion,

tandis qu'ils ne se font aucun scrupule de vivre en péché mortel, et s'abandonnent même aux plus honteux dérèglements.

Le confesseur doit être très attentif à découvrir la bonne ou mauvaise foi de ces sortes de scrupuleux, car il ne peut traiter avec succès leur maladie sans la bien connaître ; mais une des marques les plus caractéristiques des fausses dévotions, c'est l'indocilité, l'entêtement, l'attachement opiniâtre à son propre sens. Il doit donc les éprouver sur ce point. Il doit examiner avec soin s'ils remplissent les devoirs de leur état, s'ils les connaissent, s'ils observent le précepte de l'amour du prochain, le pardon des injures, etc. ; car c'est à cela qu'on reconnaît infailliblement le caractère de leur dévotion, et s'il y a bon ou mauvais scrupule. Une fois cette recherche faite, il convient d'agir avec sagesse, ménagement, mais aussi avec fermeté. Il faut les ins-

truire, leur ôter leurs illusions, tourner leur crainte vers ce qui est vraiment péché; les tenir éloignés de la communion jusqu'à ce que la fausse conscience disparaisse, et que la conduite devienne plus régulière et plus constante.

Quant aux scrupuleux hypocrites ou qui tombent dans de grands excès, il est urgent de leur ouvrir les yeux sur l'énormité des péchés auxquels ils sont habitués, sur les dangers de leur état, de les presser de se convertir. Ils auront besoin d'une confession générale, ce dont les autres scrupuleux peuvent peut-être se passer. Une fois la confession bien faite, selon les circonstances; une fois leur conversion assurée ou du moins présumée sincère, si les scrupules ne sont pas passés, on travaillera à leur guérison comme à celle des bons scrupuleux. Enfin, règle générale, il faut s'efforcer de déraciner ces fausses dévotions, de détruire les fausses

consciences, de ramener aux vrais principes de la religion et de la piété, parce que rien ne nuit davantage et à la religion et à l'édification du prochain que les mauvais scrupuleux.





CHAPITRE VIII

CONFESSIONS ET COMMUNIONS DES SCRUPULEUX

Nous ne voulons pas parler, sous ce titre, des difficultés, des peines, des craintes qu'ils éprouvent dans leurs confessions et leurs communions ; nous en avons parlé plus haut, nous en parlerons encore ailleurs. Il s'agit ici des confessions et des communions plus ou moins fréquentes à permettre ou à prescrire aux scrupuleux. Doit-on les faire communier souvent? doit-on les faire confesser fréquemment?

On ne peut trop répéter d'abord

que les pratiques de piété doivent toujours s'accorder avec les obligations de chacun, avec la position, l'âge, le génie, la culture d'esprit qui lui est propre; de telle sorte que la fréquentation des sacrements ou les exercices spirituels n'empêchent point le pénitent de remplir les devoirs de son état, de faire ses pratiques de piété d'une manière convenable, et servent à son progrès et à sa consolation selon les divers besoins de son âme. Il faut aussi en réglant le présent penser à l'avenir, et ne pas faire trop embrasser, afin que le pénitent puisse persévérer.

La fréquence de la confession dépend nécessairement des circonstances individuelles. En général, les personnes qui communient tous les huit jours ou même plusieurs fois la semaine se confessent habituellement tous les huit jours; il en est cependant qui, soit vivacité naturelle, soit violence des passions, soit obs-

tacles plus nombreux, soit difficultés de conserver la pureté de cœur, ont besoin de se confesser plus souvent. Néanmoins il est à désirer qu'elles s'accoutument peu à peu à marcher seules et à être assez fermes pour se confesser seulement une fois la semaine. Les vrais scrupuleux, ceux qui sont rongés sans cesse par l'appréhension, tantôt doivent être admis à une confession plus fréquente, tantôt ne doivent pas l'être. C'est au confesseur d'en juger. Il doit considérer les fautes qu'ils accusent ordinairement. Si ce sont de vrais péchés véniels caractérisés, il doit les entendre; si ce sont des fautes qui ne sont pas formellement des péchés véniels, des reproches vagues, des inquiétudes, il ne doit les entendre qu'une fois la semaine au plus, quand même ils communieraient plusieurs fois la semaine. Il y a trop d'inconvénients pour l'ordinaire à ce qu'un scrupuleux s'appesantisse

souvent sur ces sortes de fautes ou de prétendues fautes.

Quant aux communions, il faut d'abord suivre les règles de saint François de Sales touchant la fréquente communion. Exemption du péché mortel, absence d'affection au péché véniel, grand et ardent désir pour la communion de huit jours. Pour la communion de chaque jour ou de plusieurs fois la semaine, il faut, en outre, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations du cœur. Voilà d'après quelles règles on doit se conduire. Mais pour les répugnances des scrupuleux de bonne foi, pour ceux que le démon voudrait éloigner de ce foyer sacré de ferveur, de force et de vie, on ne doit point les écouter. Leur résistance pour approcher souvent ne doit pas porter le confesseur à condescendre à leur désir. Au contraire, ils ont plus besoin que tout autre de cette manne céleste pour soutenir leur courage,

réveiller leur piété et consoler leur cœur. Sans cette divine nourriture, ils languiraient, tomberaient en défaillance et succomberaient tout à fait. Il faut les rassurer, les calmer et souvent les contraindre à approcher de la divine Eucharistie; car ce sont principalement ces languissants, ces faibles, ces malades que le Père de famille veut faire entrer comme par force dans la salle de son festin; et ce qui prouve que la communion est un des meilleurs remèdes contre les scrupules, c'est que les scrupuleux ne sont jamais plus tranquilles ordinairement que les jours où ils communient. Il faut donc bien se garder de seconder leur répugnance, et d'écouter les prétextes qu'ils apportent pour s'abstenir de la communion : plus leur esprit est distrait et volage, plus il est nécessaire de lui donner ce frein; plus leur cœur est aride, plus il a besoin d'être arrosé par cette grâce divine.

Ils ne manqueront pas d'alléguer, et c'est le fantôme qui les épouvante davantage, le peu de fruit qu'ils retirent de la communion. Mais ne pourrait-on pas leur opposer la réponse de saint Jean Chrysostome : « N'est-ce pas parce que vos communions sont encore trop rares? » D'ailleurs, qui ne sait que les effets de la communion ne sont pas toujours et ne sont même que bien rarement sensibles? Les sentiments qui se produisent dans l'âme ne se marquent pas toujours au dehors par des impressions sur les sens. Dieu le permet ainsi pour nous retenir dans l'humilité et l'application. On peut donc tirer un grand profit de la communion sans s'en apercevoir, sans le sentir. Enfin, on peut leur dire que l'humilité qui porte à se croire indigne de cet auguste sacrement, n'est pas un des moindres effets de la communion. On peut donc leur ordonner de participer souvent au festin eucharistique.



CHAPITRE IX

QUALITÉS QUE DOIT AVOIR LE CONFESSEUR DES SCRUPULEUX

1° *Charité.* — La plus nécessaire des vertus que doit avoir le confesseur des scrupuleux, c'est la charité, mais une charité douce, patiente, à toute épreuve ; une charité qui soutienne, qui active, qui double son zèle à proportion que les difficultés augmentent. Il y en a qui vont jusqu'à dire que, pour avoir cette charité nécessaire, tant elle doit être héroïque, il faudrait que le confes-eût été atteint de cette maladie ; car il n'y a que l'expérience qui puisse

révéler combien de maux on souffre, combien on est digne de compassion et de charité, quand on est attaqué de scrupule.

2° *Fermeté.* — Le confesseur doit donc avoir beaucoup de bonté pour ces sortes de pénitents ; il doit les consoler, les supporter, les éclairer ; mais à cette bonté il doit allier aussi une grande fermeté : c'est indispensable envers ces pauvres âmes, qui autrement ne se rendraient jamais à la vérité. Être bon sans être ferme, ou ferme sans être bon, ce ne serait pas avoir les qualités requises ; il faut réunir les deux à la fois, bonté et fermeté : tout le monde en comprend la raison. C'est que si on n'est que bon, le scrupuleux en abusera, s'en prévaudra, et s'enfoncera de plus en plus dans le mal. Si on n'est que ferme, on le découragera, on le désolera, il manquera de confiance, le but du confesseur ne sera pas atteint.

3° *Science.* — A la bonté et à la fermeté on doit joindre nécessairement la science. La science, requise pour toute direction, l'est plus particulièrement pour celle des scrupuleux, car ils sont dans les ténèbres ; leur esprit est aveuglé, leurs idées embrouillées ; les doutes s'amoncellent en leur conscience, les angoisses bouleversent leur cœur ; ils ne savent s'expliquer ce qui se passe en eux : c'est donc au ministre sacré à tenir le flambeau, à chasser les ténèbres, à dissiper les doutes, à calmer les iuquiétudes, à montrer la route, à y faire entrer, à enseigner à y marcher. Il faut même une science plus qu'ordinaire, pour deux raisons : la premièrc, c'est que ce sont des voies extraordinaires que celles des scrupuleux ; la seconde, parce que, si on ne décide pas nettement, clairement, d'un ton ferme et sans réplique, on ne maîtrisera pas cette imaginagination versatile ; on n'imposera pas

silence à cet esprit inquiet. Peut-on espérer de pouvoir répondre à toutes les questions, d'aborder toutes les peines, de dissiper toutes les craintes, sans une connaissance approfondie des lois divines et humaines, des circonstances, des applications, des exceptions, des règles théologiques, des sentences des docteurs et autres autorités? Sans doute la prière, la piété, la pureté d'intention, les conseils des hommes sages, la méditation suppléent un peu à la science; mais il serait infiniment à désirer que l'on possédât tout à la fois. Cependant le scrupuleux n'a pas à se troubler par l'appréhension de ne point trouver un confesseur qui ait le degré de science dont nous parlons ; il n'a qu'à aller avec bonne foi, obéir à celui qui le dirige comme à Dieu, et l'Esprit-Saint ne le laissera pas sans conducteur dans les voies du salut.

4° *Expérience.* — Il importe que

les confesseurs des scrupuleux aient une certaine expérience, ou du moins un caractère résolu joint à la prudence; car s'ils paraissent embarrassés, hésitants, timides, irrésolus, les scrupuleux s'en prévaudront; ils deviendront plus inquiets; ils chercheront à les embrouiller par des questions fines et adroites pour voir s'ils sont capables de juger, de bien décider, s'ils ne se contredisent pas, et si leurs décisions méritent quelque confiance.

5° *Autorité.* — Le confesseur des scrupuleux doit avoir une grande autorité sur l'esprit de ceux qu'il dirige; mais cette autorité, il doit la puiser non seulement dans son ministère, mais dans sa manière de se concilier la confiance, la soumission, l'intérêt de son pénitent. Il faut qu'il n'omette rien dès le principe pour acquérir sur lui cet ascendant nécessaire, qu'il le laisse s'expliquer et se découvrir, qu'il l'écoute avec patience,

qu'il lui réponde avec douceur, qu'il supporte ses questions, qu'il travaille à le connaître en l'écoutant, puis qu'il profite de toutes les occasions pour prouver au scrupuleux qu'il le connaît, qu'il lui dise quel est son état, qu'il lui explique quelques-unes de ses tentations, de ses doutes, de ses combats, qu'il lui analyse sa situation et lui dise même quelquefois : Tenez, pour vous prouver que je lis dans votre cœur, et qu'il est transparent à mes yeux, voici ce que vous éprouvez, de quoi vous doutez, ce qui vous chagrine, ce qui vous arrête, etc. Alors, voyant que son confesseur le connaît si bien, il lui donne sa confiance, il croit à sa parole; l'obéissance lui devient plus facile. Or, le confesseur devra s'attacher à l'avoir entière, absolue, aveugle, à l'exiger même, en le menaçant de l'abandonner s'il n'obéit pas ; dès qu'il obéira fidèlement, le scrupuleux sera guéri ou du moins tranquille,

et le confesseur déchargé d'un lourd fardeau.

Hâtons-nous de le dire cependant, il faut que les moyens employés pour obtenir ce résultat soient différents selon le génie, l'instruction, l'âge et le caractère des scrupuleux : c'est toujours d'après la maladie qu'on doit faire choix des remèdes. Il faut donc discerner la maladie, étudier le naturel, remonter aux principes, examiner les effets, observer les nuances, les symptômes, les phases diverses, les obstacles, les moyens déjà employés, et puis agir avec sagesse, précaution et fermeté.

Après cela, le confesseur doit prescrire au scrupuleux quelques remèdes très utiles, quoique très connus : 1° lui défendre la lecture des ouvrages propres à réveiller les scrupules et la conversation des personnes scrupuleuses; 2° s'il est fortement tourmenté, allez, dit l'auteur du *Manuel des Confesseurs*, après

plusieurs autres, allez jusqu'à lui défendre d'assister aux sermons où l'on traite des vérités terribles, et d'examiner sa conscience sur des choses qui lui donnent des scrupules mal fondés; 3° si le scrupule consiste dans la crainte de consentir à de mauvaises pensées, par exemple sur la foi, la pureté ou la chasteté, le confesseur doit passer hardiment sur ces choses-là, et lui dire que ces pensées sont des tentations et des peines, mais qu'il n'y a ni consentement ni péché.





CHAPITRE X

CONDUITE DU CONFESSEUR DES SCRUPULEUX D'APRÈS L'ABBÉ BOUDON

On ne peut d'abord assez dire combien est grande la nécessité d'un directeur expérimenté dans ces voies ; ceux qui n'ont que de la science y peuvent nuire en plusieurs rencontres, car il est nécessaire, outre la connaissance, que la science donne de la différence de la pensée et du consentement de la volonté, de bien pénétrer ce qui se passe à l'intérieur de la personne qui demande avis.

Il faut avoir assez de lumière pour

prévenir ces âmes affligées, pour entendre ce qu'elles ne peuvent expliquer, pour leur dire ce qu'elles ne disent pas, pour discerner leurs opérations intérieures où elles ne voient goutte, pour avoir des clartés au milieu des ténèbres, pour les assurer où elles ne font que craindre, pour les tenir fermes où elles ne font que douter et trembler. Enfin, il faut un directeur plein d'une charité extraordinaire pour supporter doucement les scrupules de ces personnes, qui, quelquefois, sont ridicules sans raison, sans fondement, ou bien qui sont honteuses par les pensées extravagantes qu'elles suggèrent, ou rebutantes par leur opiniâtreté qui est le défaut ordinaire. Tout cela demande une charité extraordinaire. « Il y a des âmes, dit sainte Thérèse, qui sont assez affligées, sans les affliger davantage; autrement, on leur ferme le cœur, on les met dans un abattement extrême, on les décourage, et

quelquefois ces rebuts et ces sévérités les tentent de désespoir. » Saint Ignace, qui a rudement été éprouvé par les scrupules, fut tenté un jour de se précipiter du haut d'une maison en bas, tant la peine qui le pressait était grande. Combien de fois a-t-il été tenté de quitter les voies de la perfection ! Le démon lui suggérait de retourner à une vie commune, qu'il lui faisait paraître n'être pas sujette à toutes ces épreuves. On a vu des plus forts esprits, de grands théologiens, qui donnaient solutions de toutes choses, tomber dans des scrupules ; j'en ai connu qui étaient doués d'un grand jugement, qui ne manquaient pas de lumières, ni de doctrine, qui en étaient travaillés d'une manière que l'on aurait de la peine à croire, leurs scrupules étant chose de rien et de pures bagatelles. Mais celui qui n'est tenté, que sait-il ? Que les esprits les plus assurés sachent que si Dieu les abandonnait

le moins du monde à ces tentations, ils seraient souvent plus ridicules que ceux qu'ils ont peine à supporter. Cependant, la charité doit être accompagnée d'une certaine fermeté pour les empêcher de donner de nouvelles occasions à leurs scrupules, ne leur souffrant pas de réitérer leurs confessions et choses semblables dont nous allons parler.

Premièrement, les confessions générales ne leur sont nullement propres quand ils en ont fait une fois; ils pensent que leur réitération les tirera de leurs peines et ils se trompent bien. Saint François-Xavier disait que ces confessions, au lieu d'un scrupule qu'elles avaient, en faisaient naître dix. Aussi, il n'y a pas de bénédiction, la véritable cause qui pousse à en faire n'étant que l'amour-propre et sa propre satisfaction, quoique de beaux prétextes de conscience ne manquent pas. C'est donc déplaire à Dieu, de

réitérer les confessions générales, et les directeurs en doivent empêcher; les confessions, même annuelles, ne leur sont pas utiles. Il faut leur défendre d'aller deux fois à confesse avant que de communier; car ils sont tentés plusieurs fois d'y retourner, s'imaginant ne s'en être jamais bien acquittés. On doit leur dire qu'ils n'y retournent pas, même quand ils penseraient avoir oublié quelque péché; il leur suffit de le dire à la première confession qu'ils feront. Le directeur doit tenir ferme à les faire communier quand il le juge à propos, les faisant passer par-dessus les difficultés que leur imagination se crée.

Secondement, c'est une grande règle pour ces personnes de laisser là tous les péchés dont elles doutent; car quoique celles qui sont dans une grande liberté puissent s'en accuser pour s'en humilier, cependant celles-ci ne le doivent pas, n'y en ayant pas d'obligation, puisque le prêtre, qui

est comme le juge établi de Dieu dans le tribunal de la confession, ne peut pas prononcer ou donner l'absolution sur une matière douteuse. L'on ne peut juger de ce qui est incertain; ainsi mille péchés, et cent mille dont on doute, ne sont pas une matière d'absolution. Cette règle étant bien gardée, les confessions de ces personnes, qui seraient d'une longueur ennuyeuse, seront bientôt faites; car à peine s'accusent-elles d'un péché dont elles soient entièrement assurées. Ce n'est pas une bonne raison de dire qu'on s'en accuse pour plus grande assurance; car Dieu n'y ayant pas obligé, et d'autre part n'étant pas convenable, ce n'est qu'amour-propre que tout cela. Il faut prendre garde que ces personnes s'opiniâtrent à dire leurs tentations, quand elles voient qu'on les empêche de s'accuser de ce qui est douteux, s'imaginant avoir donné un plein consentement au péché;

c'est pourquoi les pères spirituels disent qu'on ne doit pas les croire, et qu'on ne doit pas leur permettre de se confesser de leur tentation, à moins qu'elles ne soient si certaines d'y avoir consenti, qu'elles en puissent jurer sur les saints Évangiles. Elles doivent éviter les longs examens de conscience, où elles excèdent toujours; leur état en demande très peu, et elles n'ont que trop de vues de leurs fautes. Qu'elles se souviennent que la confession n'est pas établie pour gêner les consciences, comme le disent les hérétiques, mais pour les soulager; que Dieu ne demande pas de nous autre chose, sinon de nous confesser à la bonne foi de ce qu'il nous souvient, après un examen raisonnable, sans rien céler volontairement; que Dieu pardonne aussi bien les péchés qu'on oublie que ceux dont on s'accuse; autrement ceux qui ont défaut de mémoire seraient obligés à l'impossi-

ble. Au reste, on doit se tenir en repos sur l'avis d'un sage directeur; car, quand bien même il se tromperait, la personne qui obéit est en sûreté de conscience : ainsi, par exemple, celui qui douterait de la validité d'une confession générale ou d'autres confessions, en ayant pris avis, si le sage confesseur juge qu'elles ont été bien faites, il doit s'en tenir à l'avis qu'il lui donne. Et quand le confesseur se serait absolument trompé, et qu'il y aurait eu de vrais défauts dans ces confessions, celui qui obéit n'en répondrait pas devant Dieu, et ne lui serait pas moins agréable.

En troisième lieu donc, surtout, il faut éviter l'attache au propre jugement, renoncer à ses pensées, et ne se pas conduire par ses sentiments. Nous ne devons pas nous donner des remèdes à nous-mêmes, car c'est ce qu'on ne laisse jamais à la disposition des malades ; les

médecins même, quand ils sont ndisposés, en consultent d'autres; les plus habiles avocats demandent avis dans leurs propres causes. La soumission d'esprit est absolument nécessaire, et on gagne plus par une simple soumission que par mille instructions que l'on pourrait prendre que par toutes les austérités et autres dévotions que l'on pourrait pratiquer. Saint Ignace, comme nous l'avons dit, étant réduit à d'extrêmes angoisses par les scrupules, jeûna pendant huit jours tout entiers sans rien prendre, pour fléchir la miséricorde divine, et en obtenir sa délivrance, mais tout cela inutilement; une simple soumission à son confesseur le délivra de ses peines. Dieu demande l'assujettissement de l'entendement; l'on a beau faire, sans cela on travaille en vain. Pour les pensées qui viennent de ce que l'on ne s'explique pas bien, que le confesseur ne nous entend point,

qu'il ne connaît pas notre état, elles doivent être méprisées comme de subtiles inventions de l'amour-propre. Il faut dire sincèrement ce qui se passe dans son intérieur, et en la manière qu'on peut le dire ; on n'est pas obligé à davantage. C'est l'affaire du confesseur d'examiner s'il entend bien les choses, et la nôtre est d'obéir avec fidélité.

Enfin, il faut aller généreusement contre les scrupules. S'ils veulent qu'on répète l'office, les prières ordonnées par pénitence, qu'on entende de nouveau la messe les jours d'obligation après y avoir assisté, s'imaginant qu'on n'a pas satisfait au prétexte, on n'en doit rien faire. S'ils donnent des pensées qu'on commet des sacrilèges dans l'usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, que l'on commet des péchés mortels en faisant de certaines choses, l'on doit passer outre, pratiquant avec courage toutes ces

choses, quelques répugnances, difficultés, craintes que l'on en puisse avoir. Si l'on objecte que c'est un crime de faire une action, quoique bonne, avec une conscience erronée, croyant qu'il y a péché, je réponds que cela est vrai quand la conscience, qui dicte qu'il y a péché dans l'action, n'a point de fondement de croire le contraire ; mais ici il n'en est pas de même, puisque le sage directeur assure qu'il n'y a point de péché où la personne peinée en croit.

C'est pourquoi non seulement elle ne fait point de mal d'aller contre son jugement, mais encore c'est un grand point de perfection qu'elle pratique. Un prêtre, étant fortement tenté de désespoir à raison qu'il pensait commettre autant de sacrilèges qu'il célébrait de fois le très saint sacrifice de la messe, se persuadant de plus qu'il péchait dans presque toutes ses actions, la divine Providence lui adressa un

saint personnage, et d'une grande expérience, qui lui dit : « Allez, monsieur, passez par-dessus tous ces sacrilèges que vous vous imaginez; faites toutes ces actions que vos scrupules vous dictent être de grands péchés, et qui, selon la lumière véritable des personnes sages, n'en sont pas. » Il obéit simplement malgré tous ses sentiments, et par cette obéissance il fut entièrement délivré de ses peines. J'ai connu une personne qui avait fait plusieurs confessions générales pour remédier à quelques-unes qui étaient invalides, mais sans trouver jamais le repos de conscience qu'elle cherchait par la réitération de ces confessions, dont à la vérité la première était nécessaire. Après tout cela elle voulait tout de nouveau se préparer à une confession générale avec des attentions extraordinaires; ce qu'elle fit durant très longtemps, l'ayant écrite bien amplement avec

un soin merveilleux. Ensuite elle se confessa à loisir dans une chapelle même particulière, pour le faire avec plus d'attention ; et l'ayant faite après toutes ces diligences et ces soins, elle se trouva dans le trouble plus que jamais ; d'où elle n'a pu sortir que par une soumission de son esprit au jugement des confesseurs, qui lui ont conseillé de ne plus faire de ces confessions générales. Quoique, selon sa pensée, sa dernière eût encore été invalide, elle est entrée par cette soumission dans une paix admirable; mais ce ne fut pas sans combat que l'on parvint à l'empêcher de ne plus réitérer ses confessions, croyant, selon son jugement, ne les avoir pas bien faites. Dieu lui a donné la paix pour récompense de son obéissance.



CHAPITRE XI

DIALOGUE ENTRE LE DIRECTEUR ET LE SCRUPULEUX

Le directeur. Je connais les maux dont souffre votre pauvre âme; j'y compatis du fond de mes entrailles; je voudrais les guérir; mais savez-vous quel en serait le moyen après tout ce que vous venez de lire?

Le scrupuleux. Non; je l'ignore, et je désire vivement que vous me l'enseigniez.

Le directeur. Ayez une confiance sans bornes en la miséricorde divine par la médiation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a versé son sang

pour vous, qui vous a cherché comme une brebis égarée à travers les ronces et les épines, et qui a voulu lui-même expier vos péchés pour vous donner la paix et le salut.

Pourriez-vous désespérer et perdre confiance à la vue de ce que Dieu fait pour vous en vous donnant son Fils, qui lui-même s'est fait victime pour vous?

Qu'y a-t-il que vous n'obteniez par Jésus-Christ? Qu'y a-t-il que vous ne trouviez en lui? Force, lumière, justice, sainteté, consolation, persévérance; car Jésus-Christ est un don universel en qui sont renfermés tous les autres dons et tous les trésors de la grâce. « En nous donnant son Fils, dit saint Paul, Dieu ne nous a-t-il pas donné toutes choses avec lui? » (Rom., 8, 33.) Il nous l'a donné pour être le supplément universel de toutes nos misères, de toute notre indignité.

Et que voudrions-nous que Dieu fît de plus pour nous inspirer des sentiments de confiance et d'amour? Que peut-il ajouter à l'admirable économie de la rédemption, de la religion, des sacrements, de la médiation de la sainte Vierge, de tant de voies ouvertes à votre confiance?

Le scrupuleux. Mais je ne mérite que les rebuts et l'indignation de Dieu; toutes mes prières sont mauvaises, et Dieu ne peut m'écouter.

Le directeur. Mais Jésus-Christ, le Fils unique du Père, qui intercède pour nous, qui offre le prix infini de ses mérites, de son sang et de ses travaux, ne mérite-t-il pas bien d'être écouté pour nous? Pourrions-nous croire qu'un tel Père pût refuser quelque chose à un tel Fils qui lui offre un tel prix? Une telle pensée ne serait-elle pas injurieuse et au Père et au Fils?

Le scrupuleux. Mes péchés passés, qui sont si nombreux, mes faibles-

ses présentes et futures m'effraient.

Le directeur. Et que sont tous vos péchés comparés à la miséricorde de Dieu et aux mérites de Jésus-Christ? Sont-ils autre chose que comme une goutte d'eau comparée à l'Océan? Ouvrez les Livres saints, et voyez la grande merveille de la miséricorde divine envers des pécheurs tels que David, Zachée, Saul, ennemi déclaré de Jésus-Christ, saint Pierre parjure, Madeleine prostituée, le larron, etc.? Qu'avez-vous à craindre après tant d'exemples, après tant de saints qui règnent dans le ciel, et qui ont été, avant leur conversion, plus coupables que vous?

Le scrupuleux. Mais c'était des saints et non des misérables comme moi qui suis si éloigné d'approcher de leurs vertus!

Le directeur. Ce serait une erreur de croire que les saints n'ont pas été ce que vous êtes, et que vous ne pouvez pas être ce qu'ils sont. Les saints

ont eu les mêmes tentations, les mêmes faiblesses, les mêmes difficultés, les mêmes passions, les mêmes ennemis que vous, et vous avez les mêmes grâces, les mêmes secours, les mêmes moyens, les mêmes espérances qu'eux. Vous n'avez qu'à avoir, comme eux, pleine confiance; vous n'avez qu'à user des secours qui vous sont offerts, et vous parviendrez au même bonheur qu'eux.

Le scrupuleux. Je suis loin d'oser l'espérer : je suis trop bien convaincu de l'immensité de mes misères pour attendre ce bonheur.

Le directeur. Permettez-moi de vous faire ici une observation qui ne vous sera pas inutile, je l'espère : c'est qu'il faut nous méfier de cette défiance qui semble naître du sentiment de nos misères, et qui n'est souvent qu'une fausse humilité et un vrai orgueil. Le bon esprit produit de bons fruits, et le mauvais en produit de mauvais; c'est par là qu'on

doit en faire le discernement, et c'est par là aussi que l'on doit distinguer la vraie de la fausse humilité; l'une et l'autre naissent de la conviction de nos misères et de notre indignité; mais les fruits que l'une et l'autre produisent sont bien différents. La vraie humilité vient de Dieu, et porte aussi à Dieu. Comme elle est un don de Dieu, elle fortifie l'âme et lui donne une nouvelle vigueur, une promptitude et une liberté sainte pour le prier et le servir : l'esprit de Dieu ne peut affaiblir ni décourager les âmes, les rendre plus défiantes de la bonté de Dieu, plus pesantes, plus inquiètes, plus lâches dans la prière et dans l'accomplissement des autres devoirs de la religion : ces mauvais fruits ne peuvent donc venir que de l'opération de l'esprit malin. Prenez-y garde, et méfiez-vous. « Gardez-vous, disait sainte Thérèse à ses religieuses, de certaines humilités accompagnés d'inquiétudes que le

démon nous met dans l'esprit ; elles causent à l'âme une peine qui la presse, qui l'agite, qui la tourmente, et qui lui est tout à fait difficile à supporter. Le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et nous faire perdre en même temps la confiance que nous devons avoir en Dieu... Lorsque vous serez en cet état, ajoute-t-elle, détournez, le plus que vous pourrez, votre pensée de la considération de votre misère, et portez-la à considérer combien est grande la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour vous. »

La défiance, en effet, quoiqu'elle se couvre des apparences de l'humilité et de la conviction de la misère, de la faiblesse et de l'indignité de l'homme, est réellement de l'orgueil. Voyez, Dieu connaît infiniment mieux que nous nos faiblesses, notre malignité, notre indignité : il nous com-

mande, malgré cela, d'espérer en sa miséricorde et dans les mérites de Jésus-Christ; il nous ordonne de rejeter les doutes, toutes les pensées qui attaquent ou affaiblissent l'espérance, comme celles qui attaquent la foi, la chasteté; il nous encourage par sa parole et par ses promesses; et n'est-ce point un grand orgueil de ne pas lui obéir, de ne point écouter sa parole et de rejeter ses consolations? Il nous offre ses grâces, il nous déclare qu'il se tiendra offensé si nous écoutons nos défiances; il nous menace si nous n'espérons pas en sa bonté. N'est-ce pas de l'orgueil que de prétendre s'excuser sur ce qu'on est trop indigne, et qu'on a trop abusé de ses grâces et de sa patience?

Le scrupuleux. Mais alors que dois-je faire? Veuillez me tracer la route, et je la suivrai.

Le directeur. D'abord, comme je vous l'ai déjà dit, vous devez avoir

une grande confiance en Dieu, puisqu'elle est la source de toute sorte de biens, qu'elle enracine, nourrit et fortifie les vertus, adoucit les peines, affaiblit les tentations, double le courage, enfante toutes les bonnes œuvres, et est à l'âme comme un paradis de bénédiction et une espèce de félicité anticipée. « *Heureux l'homme,* dit le prophète Jérémie, *qui met sa confiance dans le Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance!* » (Jérém., XVII, 7.)

La confiance faible et timide rend la piété tremblante et chancelante; elle est arrêtée par les plus petits obstacles, ralentie par le moindre contretemps, découragée par les plus légères contradictions. Or, une espérance timide et tremblante rend aussi les prières qui en naissent hésitantes et timides, et par conséquent incapables d'obtenir beaucoup. Elle rend la reconnaissance moins vive, l'amour moins actif, ouvre sa porte aux ten-

tations, ravit à l'âme la paix, la remplit de l'esprit des ténèbres, fortifie l'opposition naturelle aux vertus chrétiennes, sert aux desseins perfides du démon contre notre âme. N'admettez-vous pas ces vérités?

Le scrupuleux. Je les admets parfaitement.

Le directeur. Pénétré de confiance en Dieu, vous devez avoir une grande confiance en votre guide spirituel. Vous devez lui ouvrir votre cœur, et une fois que vous vous serez révélé à lui, demeurez convaincu qu'il ne veut que le bien et le salut de votre âme; que le lieu où il est, le ministère qu'il remplit, le Dieu dont il tient la place, la responsabilité qu'il assume sur lui, sont d'assez puissantes garanties qu'il remplit son devoir envers vous. Ecoutez-le en tout; obéissez à ses décisions, à ses prescriptions, à ses défenses, à ses moindres conseils, comme à Dieu lui-même.

Le scrupuleux. Je sens que c'est la

voie la plus courte; mais comment obéir contre sa conscience?

Le directeur. Votre conscience peut vous tromper, et votre obéissance ne vous trompera jamais. Votre conscience peut être ténébreuse; et Jésus-Christ, parlant par son ministre, est la lumière et la vérité; c'est lui qui nous a dit d'écouter Celui qui tient sa place. Et c'est lui qui a averti son ministre de compter sur son droit en lui disant : *Qui vous écoute m'écoute*.

Le scrupuleux. Je suis en proie à mille tentations.

Le directeur. Vous devez vous bien convaincre que si vous êtes tenté, c'est parce que le Seigneur vous aime, que vous êtes agréable à ses yeux, qu'il veut vous purifier de plus en plus, augmenter vos mérites, éprouver votre fidélité, et rendre plus brillante votre couronne. « Laissez courir le vent des tentations, dit saint François de Sales, et ne pensez

pas que le bruissement des feuilles soit le cliquetis des armes. Soyez bien persuadé que toutes les tentations de l'enfer ne sauraient souiller un esprit qui ne les aime pas. » Songez que Dieu est un père tendre, et qu'il ne permettra l'épreuve qu'autant qu'elle vous sera utile. Songez encore que les plus grands saints, comme saint Antoine, saint Jérôme, et plusieurs autres, ont été plus tentés que vous, et qu'ils ont été victorieux ; ne vous laissez pas abattre par la crainte ; rappelez-vous que pour un péché mortel il faut que la matière soit grave, la connaissance pleine et entière, la volonté expresse. Dans les tentations contre la pureté ou la foi, ne vous arrêtez pas à produire avec effort des actes de ces vertus : tournez-vous vers Dieu par un tendre regard de confiance ; invoquez la très sainte Vierge, si bonne, si miséricordieuse pour nous ; livrez-vous à quelque occupation extérieure et soyez en

paix en attendant que Jésus-Christ commande à la tempête et à la mer de se calmer.

Le scrupuleux. Mais je suis toujours distrait devant Dieu ; je ne puis faire oraison; de là vient que je ne fais aucun progrès.

Le directeur. Ne vous troublez point; plus l'oraison est pénible, plus elle est méritoire. Nous en retirons moins de satisfaction, il est vrai; mais c'est pour cela même qu'elle est plus agréable à Dieu. Souvenez-vous que Jésus-Christ a prié sans consolation pendant sa douloureuse agonie.

Quant aux distractions, lorsque vous ne vous y êtes pas sciemment et volontairement prêté, ne vous arrêtez pas à chercher quelle en peut être la cause, ni si vous y avez donné lieu en quelque façon; jetez-vous dans les bras de Jésus-Christ, et convertissez en mérites ce qui est une source d'appréhensions.

Faites un usage fréquent des oraisons *jaculatoires;* ces traits enflammés ont la vertu d'élever vite le cœur vers Dieu, et d'ouvrir celui de Dieu à nos besoins. Elles sont courtes, faciles, peuvent être faites partout et en tout temps et sans directions, puisque souvent ce n'est qu'un mot.

Ne vous livrez pas à des mortifications excessives. Saint Jérôme nous enseigne que lorsque le démon ne parvient pas à détourner une âme de l'amour du bien, il tâche de la pousser à des mortifications d'une rigueur excessive, afin qu'elle en reste accablée et perde la vigueur nécessaire à son avancement spirituel. Plusieurs âmes pieuses tombent dans ce piège; voilà pourquoi saint François de Sales, qui a su tenir un milieu si sage entre le relâchement et le rigorisme, et dont les conseils font autorité, a dit : « Je vous engage à conserver soigneusement votre santé, car Dieu exige de vous ce

soin, et à ménager vos forces pour les mieux employer à son service; il vaut mieux, en effet, conserver plus de forces corporelles qu'il ne faut, que d'en ruiner plus qu'il ne faut; car on peut toujours les affaiblir quand on veut, mais on ne peut pas toujours les réparer quand on veut. » Accordez-vous donc les soins nécessaires dans la vue de pouvoir mieux servir Dieu. N'affaiblissez pas trop votre esprit par le jeûne : car vous ne feriez que le rendre plus faible et plus exposé aux attaques de l'ennemi.

Le scrupuleux. Ce qui me cause le plus de peine est l'approche du sacré tribunal.

Le directeur. Ce tribunal que vous redoutez est pourtant celui de la miséricorde, et vous ne devriez en approcher qu'avec confiance et sérénité. Celui qui tient la place de Jésus-Christ a l'ordre de vous recevoir, de vous pardonner, de vous conso-

ler, de mêler ses larmes aux vôtres, de vous ouvrir enfin les portes du ciel. Ah! ne vous faites point de ce sacrement d'amour et de rémission, un sacrement de torture et d'angoisses; hélas! que veut le Seigneur, sinon briser nos chaînes, rendre à notre âme sa liberté, sa paix, sa douce joie, pour marcher avec un nouveau courage dans les voies du salut? Il faut se repentir de ses péchés, mais non pas s'en troubler; il faut être humilié, mais non désespéré. Après la confession, tenez-vous donc calme, et jouissez du fruit du sacrement; n'allez pas donner accès à mille craintes sur la validité du sacrement, sur votre examen, sur votre contrition; la véritable contrition est l'œuvre de l'amour, et l'amour agit dans le calme: que l'amour donc et la confiance règnent dans votre cœur. Remerciez Dieu, promettez-lui de vous amender. Espérez que par sa grâce vous tiendrez vos réso-

lutions, et, dussiez-vous retomber cent fois, ne cessez pas de promettre et d'espérer. Si Dieu ne vous donne pas le sentiment de votre contrition, c'est pour prouver le mérite de l'obéissance, qui doit suffire pour vous rassurer sur votre réconciliation parfaite. « C'est un grand pouvoir devant Dieu, dit saint François de Sales, que de pouvoir vouloir, et vous avez la contrition par cela seul que vous désirez l'avoir. Vous ne la sentez pas? A la bonne heure! mais le feu qui est sous la cendre ne se voit pas, ne se sent pas; pourtant ce feu existe. Croyez donc avec humilité, obéissez avec courage, et vous aurez une double récompense. »

Le scrupuleux. J'aurais bien besoin encore de vos conseils; car je tremble toujours, et suis toujours près d'abandonner la communion.

Le directeur. Saint François de Sales dit qu'il y a deux sortes de personnes qui doivent communier sou-

vent : les parfaits, pour s'unir plus intimement à la source de toute perfection; et les imparfaits, pour travailler à y atteindre; les forts, pour ne pas devenir faibles, et les faibles pour devenir forts; les malades, pour être guéris; et ceux qui sont en santé, pour ne pas tomber en maladie. Vous dites que vos imperfections, votre faiblesse, vos misères, vous rendent indigne de communier souvent; et je vous dis, moi, que précisément par cette raison vous devez communier souvent, afin que Celui qui possède tout vous donne ce qui vous manque. Prenez votre part dans les avis de ce grand directeur.

N'allez pas croire que vous ne retiriez aucun fruit de la communion, parce que vous ne voyez pas s'accroître vos vertus; il suffit que Dieu les voie, et il n'est pas bon que vous les voyiez. Contentez-vous de savoir qu'elle produit toujours un grand

fruit, qui est celui de vous maintenir en état de grâce.

Gardez-vous de vous tourmenter, en croyant que vous êtes mal préparé et que vous abusez d'un si grand sacrement, parce que vous vous sentez froid et indifférent et comme sans aucun sentiment; ce sont là des épreuves que Dieu vous envoie pour exercer votre foi et ajouter à vos mérites. Il en est des sécheresses dans la communion comme de celles qu'on éprouve dans l'oraison. Ayez toujours le désir; le désir, dit saint Grégoire, devant Dieu, équivaut à l'œuvre.

Vous n'êtes pas digne! Mais qui est-ce qui l'est à proprement parler, et qui le sera jamais? Il faudrait alors y renoncer, renoncer aussi à tous les exercices de piété; c'est bien là ce que demande l'ennemi du salut; mais Jésus-Christ, au contraire, nous invite à le recevoir souvent, et fait de son corps un pain

quotidien. Une juste frayeur n'est point blâmable, bien loin de là; mais il faut avoir le soin de la tempérer par la considération de la miséricorde de Dieu. Jésus-Christ, dans l'Evangile, n'a pas dit : Venez à moi, vous qui êtes parfaits: il a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés par l'angoisse et chargés du fardeau de vos peines, et je vous soulagerai. »

Que s'il vous faut approcher de la sainte Table, malgré le sentiment de votre indignité, sans autre appui ni garantie que votre obéissance, ne craignez pas; car cette disposition est une des plus agréables à Dieu.

Si vous venez à être obsédé de tentations, ne vous éloignez pas pour cela de la divine Eucharistie; ce serait céder sans résistance la victoire à l'ennemi. Plus vous avez de combats à soutenir, plus vous devez vous munir de moyens de défense. Allez donc hardiment vous

restaurer avec la nourriture des forts, et vous serez victorieux.

Le scrupuleux. Je vous rends grâces de ces précieux conseils, j'en sens toute la sagesse, et je m'efforcerai d'en faire la règle de ma conduite. Je voudrais même, si je ne craignais de devenir indiscret, vous en demander quelques autres, comme sur la résignation dont j'ai grand besoin, sur l'empressement et l'inquiétude, et sur une foule de choses qui me manquent.

Le directeur. Puisque votre âme le désire, je vais répondre en peu de mots à vos questions. D'abord parlons de la résignation. Dans tout ce qui vous arrive, reconnaissez et adorez toujours la sainte volonté de Dieu. Toute la malice des hommes et du démon lui-même ne peut rien produire contre nous que Dieu n'ait permis. Le Sauveur a déclaré qu'il ne tomberait pas un seul cheveu de notre tête sans la volonté de notre

Père céleste. Ainsi, dans toute situation pénible pour la nature, quand vous êtes affligé de maladies, assailli de tentations, tourmenté par l'injustice des hommes, élevez votre âme à la considération divine, et dites à Dieu, d'un cœur affectueux et soumis : *fiat voluntas tua*, que votre volonté soit faite; que le Seigneur fasse de moi ce qu'il voudra, comme il voudra et quand il voudra.

C'est ainsi qu'on rend faciles à supporter les peines les plus sensibles et les situations les plus accablantes. « Ne sentez-vous pas, disait sainte Madeleine de Pazzi, quelle douceur infinie renferme cettte seule parole : « *volonté de Dieu!* » Semblable à ce bois montré à Moïse, qui enlevait aux eaux leur amertume, elle adoucit tout ce qui est amer dans la vie. »

Non seulement c'est Dieu qui nous envoie nos peines; mais c'est pour le bien de notre âme et pour notre

avantage spécial qu'il nous les envoie : ne faites donc pas un sujet de plainte de ce qui doit être un sujet de reconnaissance.

Un avis bien important à vous donner maintenant, c'est de vous mettre en garde contre l'inquiétude et l'empressement. Ce n'est qu'en agissant paisiblement qu'on peut servir le Dieu de paix d'une manière qui lui soit agréable. Or, ces défauts nous font perdre la pensée de Dieu dans nos actions, nous préoccupent, nous embarrassent, nous font tomber dans l'impatience, c'est pour cela que saint François de Sales en était l'ennemi déclaré.

En s'affairant et s'agitant, on ne fait pas davantage et on fait plus mal. Aussi, voyons-nous que Jésus-Christ reprit Marthe de son trop d'empressement. Quand nous faisons bien, nous faisons toujours assez vite. Retenez donc votre vivacité, modérez-vous, faites bien ce que vous

faites, n'entreprenez pas trop, afin de pouvoir tout exécuter. Ne tombez pas cependant dans la voie contraire, qui est la lenteur et l'indolence, tous les extrêmes sont mauvais; ayez, dit encore le pieux auteur cité plus haut, ayez une activité tranquille et une active tranquillité. Saint François de Sales, qui excellait en cela, disait, attribuant l'empressement à l'amour-propre : « Notre amour-propre est un grand brouillon qui veut tout entreprendre et n'achève rien. » Veillez donc sur ce point.

Enfin, gardez-vous d'un grand ennemi, qui est la tristesse. Saint François de Sales n'a pas craint de dire qu'après le péché, rien n'est pire que la tristesse. Toute pensée, ajoutait-il, qui nous trouble et nous inquiète ne saurait venir du Dieu de paix, qui fait sa demeure dans les âmes pacifiques. « Oui, ma fille, je vous le dis par écrit aussi bien que de bouche, réjouissez-vous tant que

vous pourrez en bien faisant; car c'est une double grâce aux bonnes œuvres d'être bien faites, et d'être faites joyeusement; et quand je dis : en bien faisant, je ne veux pas dire que, s'il vous arrive quelque défaut, vous vous adonniez à la tristesse pour cela, non, de par Dieu; car ce serait joindre défaut à défaut; mais je veux dire que vous persévériez à vouloir bien faire, et que vous retourniez toujours au bien, aussitôt que vous connaîtrez vous en être éloignée, et, moyennant cette fidélité, que vous viviez joyeuse pour le général. Dieu soit en votre cœur, ma fille; vivez joyeuse et généreuse. »

Vous auriez donc tort de vous livrer à la tristesse, à la mélancolie, et de vous interdire tout divertissement : l'esprit se fatigue et s'assombrit en restant ainsi toujours replié sur lui-même, et devient par là plus accessible à la tristesse. Les divertissements et les distractions sont,

dans la vie de l'âme, ce qu'est l'assaisonnement dans la nourriture du corps : il faut savoir se les ménager selon ses besoins. Quand donc vous sentez dans votre cœur l'approche de la tristesse, ne perdez pas un moment pour vous en distraire ; faites des visites ou cherchez une ressource dans d'intéressantes conversations, dans des lectures variées ; promenez-vous, chantez, faites n'importe quoi, dit Quadrupani après saint François de Sales, pourvu que vous fermiez la porte du cœur à ce dangereux ennemi. Saint Augustin disait : Aimez, et faites ce que vous voudrez.

Je termine en vous exhortant à agir avec une sainte liberté chrétienne dans les occasions qui l'exigeront, à réprimer en vous tout zèle amer et à exercer un zèle plein d'humilité, de pureté d'intention, d'à-propos et de grande charité ; puis rendez la piété aimable par votre douceur, votre affabilité, votre mo-

destie, vos égards, sans respect humain, dans le monde. En faisant ainsi, vous aimerez la religion, vous la ferez aimer, et vous attirerez de nombreux adorateurs à Jésus-Christ.





CHAPITRE XII

LETTRES DE FÉNELON SUR LES DIVERS ÉTATS DES SCRUPULEUX

Sources des scrupules, et conseils pour les éloigner. (Lettre 256.)

« On ne peut, Madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous regarde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feraient des torts irréparables si vous les écoutiez; c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour la laisser tomber, et si vous y manquez, vous constristerez en vous le Saint-Esprit. « Où est l'esprit de Dieu

là est la liberté. » (II Cor. III, 17.) Où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre et un amour excessif de soi. Oh! que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes! on n'aime guère le Bien-Aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert; rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison, et non pas la confession, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car franchement, je vous trouve un peu déchue et affaiblie : mais cet affaiblissement se tournera à profit; car l'expérience de

la privation, de l'épreuve et de votre faiblesse portera sa lumière avec elle et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

« Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure, languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir dans ce monde, avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit, et, par indolence, je vois tout ce que je porte, mais le monde me paraît, comme une mauvaise comédie qui va disparaître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde :

je mets tout au pis-aller ; et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses d'ici-bas, que je trouve la paix. Il me semble que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné ; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent, qu'on voit entrer et sortir de sa chambre sans lui rien dire. Du reste je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi et pour vous aussi, Madame ; qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas ? »

Tort que font les scrupules. (Lettre 257.)

« J'ai toujours pour vous, Madame, au cœur ces paroles : « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. » Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules, et vous se-

rez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte : l'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu, tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré : c'était une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison. Vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a, de tout temps, ordonné de n'écouter plus. L'oraison ne fait pas que vos anciens directeurs aient mal réglé ce qu'ils ont réglé indépendamment de toute oraison et sur quoi ils sont uniformes.

La seconde chose qui doit vous rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, entrer dans ces examens tant de

fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous éloignez de l'oraison et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel; vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée de vous. En vérité, tout cela est-il de Dieu? Est-ce en suivant l'attrait de sa grâce qu'on s'éloigne tant de lui? A mon retour, je vous trouvai si déchue, et si prête à vous dissiper entièrement, que je ne vous reconnaissais presque plus. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? y reconnaissez-vous sa main? l'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu si vous vous

détourniez de la société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis, et je les suppose de vrais péchés; du moins, elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier et travailler fortement à se corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Mais vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes. Est-il permis, sous prétexte de rechercher les plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant de grands maux pour en subtiliser de petits? Ce n'est pas pour le temps présent que je vous dis toutes ces choses, vous n'en avez pas besoin maintenant; mais le besoin en peut revenir. Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est

une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule, et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté...

« Tenez ferme, Madame, pour vos communions ; les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement; il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au delà, vous trouverez non seulement

une paix véritable, mais encore une paix lumineuse, qui vous apportera un profond discernement sur le piège de vos scrupules, et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule : il cache je ne sais quoi de double et de faux, on croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu ; mais, dans le fond, on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection, par un attachement naturel à soi. On se trompe pour se tourmenter et pour se distraire de Dieu sous prétexte de précaution. »

Surmonter les scrupules en se défiant de son imagination. (Lettre 274.)

« Il s'en faut bien, Madame, que je ne sois rebuté. Je vous plains, et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celles de ne

pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrais que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits sans malignité et sans aucune conséquence pour le prochain, que vous dites en conversation. En vérité, est-ce là de quoi se troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules; vos scrupules excités troublent votre raison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire, le remède est un mal réel.

« Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive, et une habitude de vous trop laisser aller à vos réflexions, qui n'a point été assez réprimée, vous fassent de la peine;

mais il serait temps de vaincre ces obstacles qui vous arrêtent dans la voie de Dieu. Au moins, vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnaître combien elle vous occupe de bagatelles et vous dérobe la vue de plus grandes choses! Enfin, être docile, et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche; je ne me décourage point pour tous vos scrupules, ne vous découragez point pour les vaincre : c'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu, si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom et pour l'amour de lui. »

Obéissance simple et aveugle, vrai remède contre les scrupules. (Lettre 276.)

« Je ne fais, Madame, aucun remerciement ni à vous ni à Mme la Comtesse de ..., il y en aurait trop à faire, et je ne suis pas bien préparé à cette fonction.

« Venons à vous, dont je suis fort en peine. Vous vous consumez en plusieurs manières qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez des consolations que Dieu ne vous ôte point; il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs, le scrupule vous dévore, et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps, il vous rejette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y aurait que l'obéissance qui pourrait re-

médier à un mal si pressant; mais elle vous manque, et j'avoue que j'en suis scandalisé. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter : les vrais enfants se taisent et font ce qu'on leur dit; l'amour véritable ne sait pas ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité. Ce qui mine votre santé minera tout votre intérieur, et vous réduira à une certaine vivacité d'imagination sur l'amour, sans aucune docilité. Pour moi, je souffre de voir ce que vous souffrez contre l'ordre de Dieu; je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous si vous ne me promettez les choses suivantes :

« 1° Vous ferez tout ce qu'on dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture, afin de rentrer, à cet égard, dans le premier état de votre santé;

« 2° Vous suivrez la règle du Ré-

vérend Père pour vos confessions;

« 3° Vous chercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent.

« Je demande là-dessus une réponse prompte et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites.

« Vous désobéissez et ensuite vous ne parlez plus, parce que vous craignez qu'on ne vous ramène de votre égarement et que vous ne voulez pas être redressée. La docilité serait le remède de tous vos maux; l'indocilité rend tous les remèdes inutiles; par là on est toujours à recommencer. Vous avez comme un bandeau qui vous couvre les yeux, et vous ne voyez pas combien vous devriez être scrupuleuse sur vos vains scrupules pendant que vous vous endurcissez sur les désobéissances les plus contraires à l'esprit de Dieu. C'est quelque chose que vous reconnaissiez et confessiez votre tort, de bonne foi, sur la diminution du sommeil et des

aliments; mais vous y retomberez bientôt si vous continuez à écouter vos scrupules qui vous rongent, et à faire des confessions qui vous épuisent. Je reviens donc aux règles du Révérend Père, et je demande absolument, pour condition essentielle, que vous les observerez et que vous tournerez tous vos scrupules de ce côté-là.

« Je prie Notre-Seigneur de vous aire surmonter tout ce qui vous éloigne de lui. Dès le moment que vous reviendrez sur vos pas, vous sentirez le besoin de communier et vous serez affamée. Dès que la maladie cesse, le besoin de nourriture se fait sentir. »

Ne point changer de confesseur par scrupule
(Lettre 439.)

« Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire

mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu, pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur et l'esprit de mort à vous-même; vous reconnaîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation et un dépit violent; vous verrez que ce n'est que par délicatesse et vanité que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devrait vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien en-

fonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier. « Celui, dit saint Paul, qui se soustrait ne plaira point à mon âme. » (Hébr., x, 38.)

Ailleurs il dit : « Changer de directeur, c'est ce rendre maître de la direction à laquelle on devrait être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction ; c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit ; c'est le renoncement à se croire et à s'exécuter ; c'est l'humble dépendance de l'homme à Dieu ; c'est la pauvreté d'esprit qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux. Autrement, on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Il faut donc que l'âme scrupuleuse se fixe, qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement, c'est la source de la paix. » (Lettre 113.)

Les tentations et les sentiments involontaires ne doivent jamais empêcher la communion. (Lettre 408.)

« La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion, ma très chère fille. Quoi! parce que vous avez le cœur déchiré par des sentiments injustes que vous voudriez n'avoir point, vous vous priverez de Jésus-Christ? Eh! n'est-ce pas dans le temps de l'épreuve qu'on doit chercher son secours? n'est-ce pas dans la douleur qu'on doit recourir à la vraie consolation? vous avouerez que « vous vous êtes écartée et que « vous y avez réfléchi; de sorte que, « de réflexions en réflexions, vous « avez mis à bout toute confiance en « Notre-Seigneur. » Vous voyez le fruit de vos réflexions. Voulez-vous les continuer pour vous précipiter dans le désespoir? Les réflexions vous conduisent au précipice; la

fidélité à les laisser tomber est votre unique ressource. Qu'est-ce que M... pourra vous dire? vous ôtera-t-il la jalousie du cœur comme on ôte une épine du pied? vous rendra-t-il patiente, pour souffrir sans trouble la jalousie? vous apprendra-t-il à distinguer avec sûreté les sentiments involontaires de jalousie d'avec la jalousie volontaire? Il ne peut faire aucune de ces choses. Si vous le voulez, nous lui parlerons, vous et moi, et vous verrez qu'il sera dans la nécessité de vous dire précisément tout ce que je vous dis. Vous ne vous guérirez point en vous confessant, car la confession ne vous ôtera point la jalousie qui vous trouble; elle n'apaisera ni vos douleurs, ni vos scrupules; il ne vous en restera qu'une occupation inquiète de vous-même.

« Vous m'avez avoué plusieurs fois que le trouble ne vous vient jamais qu'après avoir longtemps écouté le tentateur en vous-même.

Ainsi, la paix est dans vos mains; c'est vous-même qui vous l'ôtez. Quand le trouble est parvenu jusqu'à un certain degré, vous ne pouvez plus le fuir ni vous posséder; il faut que Dieu fasse un coup d'autorité sur votre cœur, pour commander aux vents et à la tempête. Tout ce que vous imaginez est comme le songe le plus creux et le plus bizarre; mais Dieu permet qu'une tête naturellement très bonne ait cette espèce de songe, pour la punir de s'être écoutée elle-même, pour se convaincre de l'excès de son amour-propre, et pour la réduire à un entier renoncement à elle-même. La tentation aura son fruit. Je compatis à vos souffrances; je respecte l'épreuve de Dieu. Rien ne me lasse; je n'ai de peine que de ne pouvoir guérir la vôtre. Unissez-vous à ceux qui vous aiment, et qui vous portent sans cesse dans le sein de Jésus-Christ. Je vais à l'autel vous mettre entre ses bras. »

Proportionner les pratiques de piété aux forces du corps. (Lettre 297.)

« Je comprends bien, Madame, qu'il ne faut songer qu'à vous consoler et qu'à vous guérir; mais quel moyen de le faire, si vous vous abandonnez toujours à vos ferveurs et à vos scrupules aux dépens de votre faible santé? Combien de fois m'avez-vous promis des merveilles! C'est toujours à recommencer, et, en recommençant, vous vous poussez à bout. J'ai le déplaisir de vous voir tuer votre corps et faire languir votre âme, contre le véritable attrait de votre grâce. Puisque vous êtes persuadée que Dieu veut que vous me croyiez, pourquoi ne vous faites-vous point de scrupule de passer au delà des règles que je vous ai données, pendant que vous vous en faites à tout moment sur des riens qui vous troublent? Que peut-on faire de solide quand le fondement de la docilité manque?...

« Vous prenez le change en cherchant à contretemps les mortifications corporelles : ce n'est point ce que Dieu demande de vous ; c'est votre imagination trop vive, et non pas votre corps, qu'il faut affaiblir. La moindre docilité contre vos scrupules vous ferait plus mourir à vous-même que toutes les austérités. Passer pardessus vos vains scrupules, ce serait l'holocauste de votre cœur. C'est le plus agréable à Dieu. »

Utilité des privations et des sécheresses.
(Lettre 294.)

« Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs ; les

superficies sont plus apparentes et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer; il n'est jamais si bien caché que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous laissent, car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu; mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendrait en paix, votre paix conserverait l'oraison, et votre oraison serait votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grâce.

« Pour l'état de sécheresse et de privation sensible, il faut s'y accoutumer; on est trop à son aise, et on sert Dieu à trop bon marché quand

il se fait sentir; une mère caresse moins les grands enfants que les petits. »

Combattre les scrupules en allant à Dieu avec une confiance et une simplicité sans réserve. (Lettre 254.)

« Je suis ravi, Madame, non seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne pour me le confier. Je voudrais que vous fussiez aussi simple pour vos confessions, que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu; cette lenteur avec laquelle il opère sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus indépendants de lui. Il faut donc attendre que notre simplicité croisse, et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop

vos réflexions scrupuleuses. Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, sans vous confesser, les jours de communion où vous n'avez aucune faute marquée depuis la dernière confession; c'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul : l'amour est familier; il se montre dans tous ses premiers mouvements au bien-aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter; on ne retourne tant sur soi avec inquiétude, qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection, et qu'on borne l'union avec le Bien-Aimé. Vous qui connaissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesurerait toujours sa confiance,

pour ne la laisser jamais aller au delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : « Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime et comme vous devriez m'aimer. » Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être jaloux! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande pas des choses qui vous troublent ou qui vous gênent; je suis content pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires, dès que vous les apercevez. Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures; et, à l'égard de l'oraison, que l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. N'y ménagez que votre

santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens, quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage. Ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu... Confiez-vous donc à Dieu, et ne regardez que lui seul; c'est le bon ami dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même et non de lui; il est jaloux, mais la jalousie est un grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour; il ôte tout, mais il donne tout; il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut rien y souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte, on est enivré d'un torrent de volupté, qui n'est

pourtant qu'une goutte des biens célestes ; l'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents ; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans, la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux. »

Sur la vie de foi, le détachement et la paix intérieure. (Lettre 192.)

« Je reviens d'un assez long voyage pour des visites ; j'ai trouvé votre lettre du 30 août, à laquelle je réponds.

« 1° Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni au goût, ni au sentiment, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

« 2° Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires ; il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même des bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations ; Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les œuvres les plus secrètes de l'amour-propre.

« 3° L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en présence de Dieu ; les événements ne vous trouveraient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez en paix, et ne

perdez point ce que vous avez chez vous pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne.

« 4° La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie, contre l'amour-propre.

« 5° Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir les vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du Bien-Aimé.

« 6° Demeurez dans la simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes; ils ne feraient que troubler votre paix, et que vous tendre des pièges. Quand on mène une vie recueillie,

mortifiée et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse; il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix; je prie Dieu tous les jours à l'autel, qu'il vous maintienne en union avec lui, et dans la joie de son Saint-Esprit.

« Je vous suis dévoué avec un vrai zèle. »

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Oraison de silence. (Lettre 131.)

« Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est pas toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle; il est bon de sentir, par des inégalités, que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix, ni notre faiblesse; les

tentations ne seraient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles à une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seraient point de vraies peines, si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc avec patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence; il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

« Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas, aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquait pas; c'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs, vous faites très bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ces goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses; elles serviront encore plus à vous rendre humble, et à vous faire mourir à vous-même, ce qui est l'œuvre de Dieu.

« Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une susceptibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous

attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu, il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

« Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison, vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent ; toutes les fois que vous y sentirez de l'attrait, sortez-en pour vous occuper de vérités plus distinctes, quand vous en avez la facilité et le goût. Mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous, par la suite, une attention plus fidèle à Dieu, dans le reste de la journée. Demeurez libre

avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre. »

Espérer toujours en Dieu malgré son indignité. (Lettre 213.)

« ... Ne craignez donc point, Madame, que vos infidélités passées vous rendent indignes de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une misère. Il est venu du ciel en la terre pour les pécheurs et non pour les justes ; il est venu chercher ce qui était perdu, et tout était perdu : le médecin cherche les malades, et non les sains. Oh ! que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui ! Vous attendez que Dieu vous montre un

visage doux et riant pour vous familiariser avec lui ; et moi, je dis que, quand vous lui ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présente à vous. Qu'il vous montre tant qu'il lui plaira un visage sévère et irrité, laissez-le faire ; il n'aime jamais tant que quand il menace ; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolation, que votre cœur cherche ? Si c'est la consolation, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous ; en ce cas, vous ne méritez rien de lui. Si, au contraire, vous cherchez Dieu purement, vous le trouverez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui ; quand il

vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer unie à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas! Madame, qu'on se trompe! on s'enivre d'une vaine consolation lorsqu'on est soutenu par un goût sensible, on s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide; mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu. En vérité, c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas. Laissez donc faire Dieu; ce n'est pas à vous à régler les traitements que vous devez en recevoir; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut. Vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuves, souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse; de votre côté, faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour. Votre amour vous répon-

dra du sien; votre confiance le désarmera et changera ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devrait point s'adoucir, vous devriez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec Jésus, son Fils bien-aimé. Voilà, Madame, le pain solide de pure foi et d'amour généreux dont vous devez nourrir votre âme. Je prie Dieu qu'il la rende robuste et vigoureuse dans les peines. Ne craignez rien, ce serait manquer de foi que de craindre; attendez tout, tout vous sera donné : Dieu et la paix seront avec vous. »





CHAPITRE XIII

DE LA PAIX INTÉRIEURE

§ 1er. — *Son excellence*

Toute notre piété, dit le P. Ambroise de Lombez, dans un excellent *Traité sur la paix intérieure*, ne doit tendre qu'à nous unir à Dieu par la connaissance et par l'amour, à le faire régner en nous par notre dépendance absolue et continuelle, par une fidèle correspondance à son attrait intérieur et à tous ses mouvements, en attendant qu'il nous fasse régner avec lui dans sa gloire. Or, sans la paix intérieure, nous ne pou-

vons posséder tous ces avantages que très imparfaitement. Le trouble interrompt nos méditations; alors notre âme affaiblie ne s'élève à Dieu qu'avec peine, et les violentes secousses qu'elle souffre altèrent beaucoup en nous la tranquillité et la solidité de son règne. Notre cœur est toujours son trône, mais c'est un trône chancelant, menacé d'une ruine prochaine; c'est son siège, mais un siège mal assuré, où il ne peut trouver le repos. Aussi, le prophète dit que Dieu habite dans la paix : *Factus est in pace locus ejus.* (Ps. 75, v. 2.) Ce n'est pas, continue encore le même Père, qu'il n'habite aussi dans l'âme du juste agité ; mais il n'y est que comme étranger, parce que la confusion qui règne ne lui permet pas de s'entretenir familièrement avec elle, et que l'agitation qu'elle souffre annonce que son séjour y sera de peu de durée. De là, il est aisé de conclure combien excellente et néces-

saire est cette paix de l'âme, et combien on doit bannir l'agitation et le trouble que les scrupules y introduisent.

1° La paix intérieure nous dispose aux communications divines, et dispose Dieu, en même temps, à nous les accorder, car il aime à parler à l'âme, dans le calme, la solitude, la liberté. Alors, sa voix harmonieuse se fait mieux entendre, sa grâce opère, éclaire, enflamme, remue et conduit comme elle veut. Mais si le trouble forme comme un épais nuage qui nous dérobe une partie de cette céleste lumière, si le bruit confus des agitations et des perturbations intérieures empêche d'entendre la voix de l'Esprit divin, alors son action est neutralisée, et notre âme est privée, à son tour, de ces précieuses faveurs qui l'auraient tant aidée dans l'accomplissement du bien.

2° Comment d'ailleurs discerner les mouvements que Dieu opère en nous

de ceux qui ne viennent point de lui? C'est dans la paix seulement que l'âme peut le faire, parce qu'alors elle est recueillie, attentive, et au point de vue véritable pour ce discernement. Tandis que, lorsque nous laissons entrer la dissipation, les angoisses, le trouble que l'esprit de malice y entretient, il est impossible d'y réussir. Oh! que de scrupules levés, dit le P. Lombez, que d'illusions dissipées, que de fausses dévotions rectifiées, si l'on ne sortait jamais de cette paix qui nous porte à Dieu sans bruit et sans trouble; et si l'on tenait, du moins, pour suspect tout ce qui peut en altérer la douceur!

3° De quel secours n'est pas encore la paix intérieure pour lutter avec avantage contre l'ennemi du salut et triompher des tentations! Quand on veille dans l'intérieur de la maison, quand on a de la lumière, quand on est fort et armé, on ne craint point

la surprise de l'ennemi; de même, lorsque l'âme est recueillie, attentive, sur son intérieur, lorsqu'elle se possède, qu'elle est éclairée par les lumières du Saint-Esprit, de la sainte Écriture et des sages avis du directeur, quand elle tient en main les armes du salut, ce glaive dont l'archange se servit contre Lucifer, c'est-à-dire la prière, l'âme ne peut être surprise par l'ennemi, ni vaincue par la tentation. Le trouble, au contraire, jetant la confusion en nous, comme au milieu d'une armée en désordre, nous déconcerte, ouvre les portes à l'ennemi, nous fait oublier les armes, et l'on est alors facile à vaincre. Le grand secret, dans les périls en général, et dans ceux-ci en particulier, c'est de se posséder.

4° Mais c'est par le calme de l'âme qu'on peut surtout faire des progrès dans la connaissance de soi-même, indispensable pour avancer dans l'humilité et l'abnégation de soi.

Or, cette étude ne peut se faire qu'à la faveur de la paix de l'âme : dans une eau tranquille et claire, on distingue les plus petits grains de sable; et dans l'âme paisible, on aperçoit aussi les plus légères fautes. Alors on se voit tel que l'on est, on se connaît et on se méprise, car se connaître et se mépriser sont deux choses inséparables : de là naît l'humilité, fondement de tout édifice intérieur.

5° Un autre avantage bien précieux de cette paix intérieure, c'est la facilité qu'on en retire pour se recueillir. Sans doute, la présence de Dieu, l'attention à la prière, les pensées graves et sérieuses contribuent puissamment à nous recueillir; mais la paix de l'âme est un moyen plus direct et plus efficace. Qui dit paix, calme, tranquillité intérieure, dit recueillement; car s'il est vrai que la dissipation provienne de l'esprit et du cœur, on ne peut attendre le

recueillement que de la paix de l'âme.

6° Disons enfin qu'elle produit dans nos cœurs d'inexprimables délices, qu'elle nous dégoûte des biens sensibles et des plaisirs fades de ce monde pour nous faire goûter les choses spirituelles et célestes, qu'elle nous fait savourer les douceurs que l'on respire au service de Dieu, nous donne une conduite égale, douce, modeste, paisible, ingénue, qui fait sentir le charme de la vertu aux hommes qui en sont le plus éloignés, les porte à l'aimer, à honorer la piété, à respecter la religion et à glorifier Dieu.

La paix de l'âme est donc quelque chose de tout divin; c'est comme l'âme de la piété, la source des grâces et des consolations, la félicité de cette vie, le titre le plus sûr aux prédilections de Jésus-Christ, qui dit : « Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants

de Dieu. C'est un puissant moyen d'obtenir la paix future, car elle affermit en nous le règne de Dieu, dispose aux communications divines, favorise le discernement des mouvements surnaturels, rejette les tentations, nous aide à nous reconnaître, nous donne la simplicité, seconde le recueillement, nous remplit enfin d'ineffables douceurs, de mérites et de biens.

Si tels sont les avantages de l'excellence de cette paix, il n'est pas étonnant que le démon s'acharne à la troubler et à la détruire en nous, et il serait étonnant, au contraire, que nous ne fussions pas prêts à tout surmonter pour l'obtenir et la posséder. Voyons donc, en peu de mots, les obstacles qui s'opposent à ce règne bienheureux de la paix dans nos âmes.

§ 2. — *Obstacles à la paix de l'âme, et moyens de les vaincre*

Joie excessive

Le premier obstacle à la paix intérieure consiste dans une joie inconsidérée qui nous dissipe au dedans, qui nous attire au dehors, qui disperse, pour ainsi dire, notre cœur çà et là, de toutes parts, et le laisse vide de recueillement. Cette joie bannit la retenue, détruit souvent la modestie, donne entrée à tous les objets extérieurs en ouvrant les portes des sens à tout ce qui vient les frapper. Il faut fuir cette joie excessive, car, en un instant, elle fait perdre les plus doux fruits d'un long recueillement.

Noire tristesse

Mais, comme en toutes choses les extrêmes sont semblables, nous de-

vons signaler un autre obstacle non moins grand à cette paix, qui est la tristesse ou la mélancolie, l'humeur sombre. Qui n'a pas éprouvé quelquefois combien elle fait perdre le calme dès qu'elle règne dans le cœur! La tristesse dégoûte, rend impatient, ombrageux, turbulent, non moins insupportable aux autres qu'à nous-même. Dans cet état, on semble enseveli sous les ruines de l'édifice intérieur; plus d'amour, plus de zèle, plus de courage; on s'affaisse, on semble ramper, tout est émoussé dans les talents de la nature et de la grâce; un sombre voile de tristesse se répand partout en nous, sur notre physionomie comme sur notre cœur. Qui ne voit les effets pernicieux de cette noire tristesse? Hâtons-nous de l'exiler loin de nous, de la combattre si elle s'obstine; avec elle, on ne peut rien, et elle suffit pour gâter tout.

Le sage milieu donc, en quoi con-

siste et par où se conserve la paix, c'est de modérer la joie excessive, et de réprimer la tristesse dès leur naissance : car si on leur laisse faire des progrès, il sera difficile de recouvrer la tranquillité de l'âme. « Réjouissons-nous dans le Seigneur », selon l'exhortation de l'Apôtre, mais que notre joie soit tranquille et modeste, plutôt à l'intérieur que dans le bruit des paroles, l'éclat des ris, la légèreté et la dissipation. Ayons la salutaire tristesse du péché, de notre exil, du progrès affligeant du mal; mais tempérons la noire tristesse qui vient du cœur par la douce gaieté qu'inspire la confiance, la tendresse, l'expérience de la bonté de Dieu, et qui rend la vertu si aimable à tous les yeux.

Zèle trop vif

Un autre obstacle à cette paix, c'est un zèle trop vif, trop chaleu-

reux, trop impétueux, et qui ne suit pas assez la prudence et la réflexion. Il est prompt à entreprendre tout ce qui est bon ou paraît l'être, ardent à exécuter, impatient d'en voir la fin; il se porte aux extrêmes avec la plus grande facilité. S'il veut prendre le parti de la solitude, c'est un hibou qu'on ne voit plus; s'il prend le goût de se produire pour faire de bonnes œuvres, il court, il erre sans cesse çà et là, sans s'accorder un instant de repos. Je ne poursuis pas l'énumération que je pourrais faire sur tous les autres points; je ne dirai pas ce qu'est ce zèle quand les fautes du prochain l'allument, quand des scandales l'enflamment; mais ce que je dirai, c'est qu'il est loin d'être ce qu'il doit être pour servir à l'entretien de la paix de l'âme et même souvent à l'édification du prochain. Zélateurs impatients et imprudents, réprimons donc les saillies, la précipitation, le trouble, l'agitation; don-

nons un peu de temps et de place à la réflexion, à la sagesse, à la prudence, et prouvons, par un mouvement plus tranquille, que notre zèle discret et doux vient de Dieu.

Activité naturelle

L'activité naturelle, qu'on pourrait tout d'abord confondre avec le zèle impétueux, est cependant un obstacle d'un autre genre, quoique non moins digne d'être combattu. Suivez ces personnes d'un naturel ardent, vous les trouverez s'empressant, s'embarrassant elles-mêmes, ne faisant jamais assez tôt ni à leur gré, élevant la voix d'un ton décisif, ne louant ni ne blâmant rien avec modération; mais trouvant tout excellent ou détestable, courant enfin au lieu de marcher, et portant dans toute leur conduite les traces visibles d'une agitation tout opposée à la paix intérieure de l'âme. Que doi-

vent-elles faire, ces âmes malheureuses, il est vrai, quoique très estimables et nullement coupables? Nous leur conseillerons d'amortir cet excès de vivacité, d'imiter saint Bernard et saint François de Sales, qui ont triomphé l'un et l'autre d'une semblable activité, de veiller sur leur imagination, d'en modérer les transports, de s'appliquer à un grand calme aussitôt qu'elles s'apercevront de leur emportement, et de ne point perdre courage si leur entreprise est difficile, car elle ne pourra être que plus méritoire.

Indolence

Cependant il faut bien se garder ici, comme pour la joie excessive, de tomber dans une extrémité contraire, c'est-à-dire dans la nonchalance et l'apathie ; car on pourrait dire encore ici que le remède serait pire que le mal. A Dieu ne plaise que nous en-

tendions considérer l'indifférence stupide et la langueur dans le service de Dieu. « Maudit au contraire, disent les Livres saints, celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment »; nous parlons de la possession de soi-même, du sage équilibre des passions, de la régularité, du repos en Dieu, et non d'un sommeil honteux au sein de la paresse, de l'oisiveté ou de la volupté. Que les indolents se réveillent, mais que les trop actifs se modèrent : la paix se trouve dans le sage milieu de ces deux excès.

Efforts excessifs

Un autre obstacle à la paix intérieure, c'est la manière de résister aux tentations qui nous poursuivent quelquefois. En effet, trop d'efforts, trop d'inquiétude, trop d'agitation pour se soustraire à certaines idées, pour combattre certaines suggestions de l'ennemi du salut, altèrent beau-

coup la paix de l'âme. Il en est qui sont dans une telle tourmente, dans de telles convulsions, qu'on les croirait pris de fureur ou de folie. Ils ne savent pas que c'est une très mauvaise manière de rejeter la tentation, et qu'au contraire ils ne font qu'augmenter le danger et produire le trouble et la désolation dans l'âme. La patience, le calme, la vigilance, la prière, la confiance en Dieu, la fuite des occasions, le mépris des impressions qu'on peut éprouver, l'oubli quand elle a disparu, sont, d'après tous les maîtres de la vie spirituelle, les meilleurs moyens et la plus grande ressource. La paix de l'âme n'est point troublée, et l'ennemi, se voyant repoussé avec un calme ferme, énergique et constant, se retire plus tôt.

Autres obstacles

Il y a sans doute encore d'autres obstacles très importants à signaler,

mais que nous ne ferons que citer, ne pouvant donner ici une plus grande étendue à ce qu'on trouve très amplement développé ailleurs. Nous voulons parler d'abord du scrupule, que nous avons déjà fait connaître dans tous ses rapports et ses dangers; des amitiés trop humaines, qui nous attachent, nous dissipent et nous assujettissent à des égards excessifs contre l'attrait intérieur, souvent même contre la conscience; du petit amour-propre qui nous remplit d'idées importunes, de désirs impatients, de réflexions tristes, de délicatesses outrées, etc.; de certaines dévotions qui ne donnent rien moins que la paix de l'âme, de la manière dont on les entend; d'une légèreté qui nous fait souvent sortir de nous-même; des longs entretiens qui dissipent; enfin de tout ce qui nous agite, nous trouble et nous tire peu à peu du repos qu'on ne peut goûter qu'en Dieu seul; parce que la sérénité de l'âme

est le fruit de la régularité, de la fidélité aux règles de la vraie et solide piété, sans exagération comme sans ridicule. Passons maintenant aux moyens propres à nous donner cette heureuse et précieuse paix.

§ 3. — *Moyens d'acquérir la paix de l'âme*

1° *L'humilité.* — Une âme véritablement humble est toujours tranquille. Et qui est-ce qui pourrait la troubler? Les louanges? elles la surprennent, mais sont loin de l'élever. Le blâme et le reproche? Loin de l'abattre, ils la réjouissent au contraire. La calomnie? Si elle l'a en horreur, elle n'en est pas déconcertée; sa conscience la rassure. Elle reçoit, dit saint François de Sales, les peines avec douceur, sachant qu'elle les mérite; et les biens avec modestie, sachant qu'elle ne les mérite pas. Enfin l'hu-

milité, dans toutes les situations et toutes les épreuves de la vie, donne et conserve la paix de l'âme. Donc le premier soin pour obtenir cette paix, c'est de se former à la vertu d'humilité. La raison en est qu'elle mortifie les passions plus qu'aucune autre vertu, qu'elle les affaiblit toutes autant qu'elles doivent et peuvent être détruites.

2° *La mortification.* — Après l'humilité, la mortification est un des moyens les plus efficaces et les plus nécessaires. Qui ne sait que rien n'est plus opposé à la vie intérieure que la vie des sens? Ce sont deux vies ennemies : point de paix au milieu des agitations de la convoitise; point de calme intérieur tant que durent le commerce avec les créatures et la guerre des sens. Le plaisir retient l'âme captive sur la terre; il l'amollit, la rend faible, timide, inquiète, un rien l'ébranle, la trouble. Aussi le démon s'en prend-il à nos sens pour

détruire la paix de notre âme. Il faut donc lui opposer la mortification pour déjouer ses complots contre nous. Il faut donner à notre âme au contraire la force que lui prêtent les travaux, l'amour des souffrances, des privations, des sécheresses, des croix spirituelles, la patience dans les épreuves, quelque jeûne, quelques autres mortifications, ce qui la rend vigoureuse, ferme, inébranlable, et assure sa tranquillité. En vain l'âme sensuelle aspire-t-elle au repos intérieur, elle ne le trouvera que dans la victoire des sens et leur assujettissement à l'esprit par la mortification.

3° *Fidélité à ses exercices.* — Quand on veut éviter les effets, il faut retrancher la cause; ce qui trouble ordinairement les âmes pusillanimes, nous l'avons dit, c'est la vue de leurs nombreuses infidélités aux exercices spirituels. Alors il convient de s'enlever ce prétexte à mille troubles, à mille scrupules : il faut se façonner

à une observance exacte de ses pratiques, ne point trop les multiplier, mais les garder exactement : sans cela on tombe dans les perplexités, les appréhensions et la confusion ; de là naît chez plusieurs le trouble de l'âme. Il faut être sévère sur la fidélité à ses exercices spirituels, mais pourtant sans une rigidité qui aille jusqu'à la raideur. Il faut savoir céder prudemment à la nécessité et aux bienséances : cette inflexibilité sent le caprice et l'entêtement, dit le Père Lombez, déshonore la piété, la rend incommode au prochain, et n'est le plus souvent que le fruit de l'amour-propre. Elle est directement opposée à la paix intérieure, qui demande cette souplesse contre laquelle toutes les forces intérieures, s'amortissent sans éclat et sans violence. Il faut se plier sans résistance, sans dépit, sans chagrin, à ce que la charité, l'humanité, la raison exigent de nous, en prenant même, s'il le faut, sur notre

règle de conduite. Mais donnons-nous de garde de nous en relâcher trop facilement; ce ne serait plus une condescendance, mais une vraie dissipation. Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté, mais non le libertinage, dit saint François de Sales. Soyons simples et pliants, mais ayons de la force et de la consistance, ne perdons point le recueillement, et nous aurons toujours la paix de l'âme.

4° *Patience dans les distractions.* — S'il survient des distractions, que faut-il faire? Les souffrir et ne point se décourager. Tendre fortement l'imagination, c'est se fatiguer la tête inutilement et entretenir le trouble dans l'âme. On doit s'appliquer, donner toute l'attention possible à ses exercices spirituels; mais on doit le faire sans inquiétude, sans la crainte continuelle des distractions. Il en est de l'attention comme de l'intention : la même subsiste jusqu'à ce qu'elle soit volontairement révoquée.

Si elle ne l'est pas, pourquoi se mettre en peine? Sommes-nous maîtres de la mobilité de notre esprit? Est-il en notre pouvoir de le retenir? Non : ce serait aussi impossible qu'il le serait de prétendre retenir l'air en le serrant dans la main. Il faut prier avec calme, patience, paix, et ne point se mettre en peine si l'on est distrait ou si on le sera. Sans ce moyen, point de repos intérieur.

5° *Tranquillité dans les mouvements du cœur.* — De même qu'on ne peut fixer l'esprit à son gré, de même aussi on ne doit pas prétendre régler à son gré les mouvements du cœur; ce serait en mal connaître la nature que de penser lui donner la détermination par le mouvement du corps, et de croire, par exemple, qu'il aime, parce qu'il s'attendrit; cet attendrissement n'est que dans le sang et dans les organes, qui ne sont rien moins que le siège de l'amour sacré. Tout est doux et modéré dans le

service de Dieu. Il n'exige point que la tête se fatigue, que la poitrine s'épuise, que le cœur se partage par des efforts déplacés; et l'on ne doit, par conséquent, ni mettre son esprit à la torture pour en assujettir l'inconstance, ni son cœur, pour ainsi dire, sous la presse pour en exprimer des affections. Ces mouvements produiraient un effet tout contraire, parce que le cœur veut être au large. Ce qu'on croirait ressentir quelquefois d'amour de Dieu et de zèle pour son service ne serait rien moins que l'un ou l'autre, et ainsi ce serait se procurer l'illusion de l'esprit par le tourment du corps et de l'âme.

Ce n'est pas notre propre satisfaction qu'il faut chercher dans ces mouvements du cœur, c'est Dieu seul : or, Dieu ne demande de nous qu'une solide préférence dans notre amour, une conduite uniforme, la tranquillité de l'âme, la paisible soumission aux ordres de sa providence,

le zèle attentif, sans être empressé, pour accomplir ses volontés avec humilité, patience et douceur.

6° *Souffrir sans inquiétude les aridités.* — En effet, loin de rechercher un goût sensible dans des affections excitées avec effort, il faut souffrir sans impatience les aridités et les dégoûts, et préférer toujours une paix solide fondée sur la fermeté des résolutions à des consolations passagères souvent formées par notre tendre naturel, ou accordées comme à regret à notre excessive faiblesse. Aussi ne sont-ce pas les âmes exercées dans les secrets de la vie intérieure qui se troublent ainsi des aridités, des sécheresses, et qui recherchent les consolations et les douceurs; non, ce ne sont que les âmes faibles encore au seuil de la perfection et de la vie spirituelle.

Je conviens qu'il est triste de ne remplir ses devoirs qu'avec un cœur froid et un esprit dissipé, d'y reve-

nir sans zèle, et d'être obligé d'y traîner son cœur comme par force, de prier sans recueillement, de méditer sans affection, de se confesser sans douleur, de communier sans goût, de souffrir au dehors sans être soulagé au dedans; oui, cet état est triste, encore une fois, mais il est ménagé avec beaucoup de sagesse par la Providence d'un Dieu qui connaît parfaitement ses droits, comme nos besoins et nos intérêts. Ne savez-vous pas que c'est ou pour punir vos fautes, ou pour augmenter vos mérites, qu'il vous retire ses consolations? Si c'est pour l'un ou pour l'autre, de quoi vous plaignez-vous? N'êtes-vous pas coupable? N'avez-vous pas besoin d'acquérir un trésor de mérites? Donc soyons en paix, il n'y a rien dans ces aridités intérieures qui doive nous jeter dans le trouble et dans l'abattement, et moins encore dans l'impatience et le murmure.

7° *L'amour de Dieu.* — Mais où il faut chercher avant tout la paix intérieure, c'est dans l'amour de Dieu ; c'est là le plus grand, le premier de tous les moyens. Quand l'âme possède Dieu par l'amour, elle possède en même temps la paix, puisque Dieu « est notre paix », dit saint Paul, qu'il est le centre de la paix, et qu'il devient notre propre centre aussitôt que notre amour se fixe en lui. Qui ne voit que plus l'amour de Dieu augmente, plus celui de la créature diminue, plus les passions s'amortissent, et plus la paix devient intime et solide ? L'amour de la créature passionne, enflamme, transporte; mais celui de Dieu n'est pas de nature à troubler ; tout en enflammant le cœur, il y porte le calme, la jouissance et l'avant-goût de l'amour infini pour lequel il est fait, et qui, seul, pourra le satisfaire et le rendre heureux.

8° *La conformité à la volonté de*

Dieu. — Quand on a l'amour de Dieu, on a aussi la soumission à toutes les dispositions de son adorable providence, et cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers, et dans une admirable égalité au milieu des grands mouvements et des cruelles vicissitudes de cette vie. Voilà donc un bon moyen d'être paisible et heureux : aimer Dieu, et ne vouloir que ce que veut Dieu, et comme il le veut. Là, dis-je, est le calme, la fidélité, la paix intérieure.

9° *La fréquente communion.* — Une autre source de la paix intérieure se trouve dans la communion. Là le « Prince de la paix » se donne avec tous ses biens, et il est rare qu'on n'y ressente pas le calme intérieur. Les personnes adonnées à la communion fréquente sont ordinairement plus paisibles, plus maîtresses d'elles-mêmes, ou, si elles ne le sont pas, ce n'est point la faute

du sacrement. Voyez l'âme bien disposée, après qu'elle a reçu la divine Eucharistie : quelle sérénité! quel calme! quelle paix! Or, chaque communien étant comme une préparation à une autre, la fréquente réception assure la stabilité de la paix dans l'âme.

10° *L'oraison mentale.* — En attribuant à la communion fréquente le pouvoir de pacifier l'âme, nous ne devons pas oublier l'oraison mentale, qui est une seconde communion sublime et angélique de notre âme avec Dieu. Les autres moyens les plus efficaces ne pouvant guère subsister sans l'oraison, c'est là que Dieu éclaire, rassérène, parle, se fait sentir et prépare les grands effets de la communion. Qui n'a ressenti combien l'oraison tranquillise peu à peu, et introduit enfin dans le sanctuaire de la paix? Ce silence, ce recueillement qu'elle demande, ce retour sur soi, cette

contemplation des perfections divines, ces aspirations, ces résolutions, tout contribue à donner la paix. C'est donc un moyen très puissant, et que nous recommandons avec d'autant plus d'instance, que si l'on est privé du bonheur de la communion fréquente, l'oraison peut en quelque sorte en dédommager et y suppléer avec la communion spirituelle. Nous souhaiterions, avec le Concile de Trente (sess. 22, ch. 6), qu'on pût communier à toutes les messes où l'on assiste; mais, si on ne peut avoir ce bonheur, on peut au moins recourir à l'oraison, le principal moyen de paix, toujours à notre disposition.

C'en est assez pour indiquer aux âmes animées d'une bonne volonté la route qui mène à la paix intérieure. Et qu'elles n'aillent point de suite s'imaginer qu'elles ne l'auront jamais, qu'elles ne sauraient parvenir à un si grand bonheur. S'il est

vrai qu'on ne puisse jamais posséder en ce monde une tranquillité si parfaite qu'elle ne souffre jamais la moindre altération, il est vrai cependant qu'on peut en trouver une suffisante tout en étant méritoire par les épreuves qui la traversent quelquefois. C'est notre ennemi qui nous persuade que nous n'aurons jamais la paix; il veut abattre notre courage, nous plonger dans la paresse spirituelle, et nous faire tout abandonner; mais déconcertons sa malice par une résolution ferme et tranquille, soutenue de la confiance en Dieu; commençons avec son secours, réprimons nos plus violentes passions; employons les moyens déjà expliqués, et ensuite ayons de la patience; ne recherchons pas cette paix avec une ardeur et un empressement qui nous troublent; ne nous affligeons pas des dégoûts et des vicissitudes qui pourront naître, désirons les vertus avec mo-

dération, et remettons tout au bon plaisir de Dieu. Détachons-nous autant que possible des affections terrestres; car un cœur partagé n'aura jamais la paix. Ensuite agissons avec une sainte liberté intérieure; fuyons l'esprit de contrainte; aimons, aimons ardemment, et le Dieu de paix sera avec nous : *Et Deus pacis erit vobiscum.*



APPENDICE



DES SCRUPULES

Par le R. P. FABER (1)



Un homme scrupuleux tourmente Dieu, irrite son prochain, se rend misérable lui-même et fatigue son directeur. Il faudrait un volume entier pour démontrer ces quatre propositions. C'est une branche importante de la science spirituelle de

(1) Dans un chapitre du *Progrès de l'âme*, le R. P. Faber traite à fond la matière des scrupules. On n'a reproduit ici que les enseignements et les règles pratiques qui sont le mieux appropriés aux besoins des personnes scrupuleuses.

savoir distinguer une tentation d'un péché; et on peut presque toujours définir un scrupule une coupable ignorance de cette distinction. Une autre personne peut reconnaître que mon scrupule n'est pas un péché; mais si je le reconnaissais par moi-même, je n'aurais pas de scrupule, et si j'ajoutais foi aux paroles de mon directeur, je ne serais pas un homme scrupuleux. Ceci nous découvre tout ce qu'il y a de funeste dans les scrupules. Sans être des péchés, ils sont tellement remplis de dispositions pernicieuses, qu'ils peuvent en un moment devenir autant de péchés, outre que souvent ils nous font faire le mal sous prétexte de nous pousser au bien. Ce sont comme des germes de mort spirituelle semés çà et là sur notre âme, une sorte d'érésipèle moral.

Les scrupules ne sont pas mauvais par eux-mêmes; mais ils engendrent une foule d'inconvénients, et l'un des

plus graves consiste en ce que les hommes se laissent parfois détourner de la poursuite de la perfection, et de la contrainte de la vie intérieure, par la crainte des scrupules.

En théologie on définit le scrupule une vaine crainte de pécher, là où il n'y a ni raison ni fondement raisonnable pour soupçonner un péché ; on se sert quelquefois pour l'expliquer de la comparaison suivante, qui en exprime assez bien les fatales conséquences : Le scrupule est un caillou qui s'introduit dans la chaussure d'un homme, le fait boiter et le blesse à chaque pas. On peut aussi comparer une personne scrupuleuse à un cheval ombrageux, qui, au lieu d'avancer, recule, refuse d'obéir au frein, met son cavalier souvent en danger et toujours de mauvaise humeur. Mais ce n'est pas tout : en fuyant l'ombre d'un péché imaginaire qui nous effraye, on se précipite dans un péché réel ; et l'orgueil se trouve si

souvent au fond de la conduite des personnes scrupuleuses, que l'indulgent saint Philippe se montrait inexorable à leur égard, lorsqu'elles refusaient de se plier avec une obéissance aveugle aux règles qui leur étaient prescrites. Ainsi le scrupule est une chose complètement distincte de la délicatesse de conscience, qu'on peut toujours reconnaître à son caractère raisonnable et calme; il ne faut pas non plus confondre le scrupule avec le relâchement, quoique Gerson pense que le premier est peut-être un mal pire que le second.

La première question qui doit nous occuper est la cause des scrupules. Elles sont au nombre de trois : Dieu, le démon et nous-mêmes ou l'esprit humain; et quand je dis *nous-mêmes*, j'entends parler du corps aussi bien que de l'âme.

D'abord les scrupules peuvent venir de Dieu. Dieu permet que nous y tombions pour différentes raisons.

Quelquefois c'est pour préparer un prêtre aux fonctions si difficiles de la direction des âmes, fonctions qui exigent de celui qui les accepte une grande expérience des scrupules, afin de pouvoir diriger sûrement les personnes qui en sont affligées. Quelquefois c'est une épreuve extérieure, ou ce que les mystiques appellent une *purgation de l'esprit;* l'objet de cette épreuve est d'abord de nous dépouiller d'un attachement excessif à la douceur spirituelle et aux faveurs extraordinaires de Dieu; en second lieu, de nous faire faire notre purgatoire sur la terre; et enfin d'éteindre en nous la fiévreuse activité de l'amour-propre. C'est sous l'influence de semblables éclipses de la clarté divine que saint Bonaventure ne voulait pas dire la messe, que saint Ignace refusait de manger, qu'Hippolyte Galantini se trouvait soudain englouti dans un océan de scrupules, que sainte Luitgarde répétait si sou-

vent son office, que Dieu dut lui envoyer un ange pour lui défendre de continuer, et que saint Augustin, comme il nous le raconte dans ses *Confessions*, était tourmenté de scrupules sur le plaisir naturel qu'il trouvait dans le boire et dans le manger.

En second lieu, les scrupules peuvent aussi venir du démon, qui en est la cause positive, tandis que Dieu ne saurait jamais en être que la cause négative. Saint Laurent Justinien dit à ce sujet : Il arrive souvent, en vertu de certaines dispositions de Dieu, que l'esprit malin bouleverse les consciences faibles en y jetant mille doutes, mille soucis dévorants, de sorte qu'elles ne peuvent se mouvoir à cause de l'excès des terreurs qui les assiègent. Que dis-je? à force d'obsessions et d'importunités, il peut arriver que les scrupules changent en péché mortel ce qui n'était qu'un péché véniel ou

peut-être pas même un péché. L'objet que le démon a en vue est toujours le péché réel; et il sait bien que les scrupules sont un chemin sûr, quoique détourné, pour arriver à son but, et d'autant plus sûr qu'il est détourné.

Mais, en dernier lieu, la principale source de ces indignes mouvements est en nous-mêmes. Notre corps y contribue autant que notre âme. C'est là la partie essentiellement pratique de notre sujet, nous devons donc nous y arrêter davantage. Les causes de scrupules qui proviennent de notre âme sont extrinsèques ou intrinsèques. Celles-ci sont au nombre de cinq. La première est le manque de discernement qui fait qu'un homme ne sait pas distinguer la tentation du consentement. Il est difficile d'en exagérer l'importance, si l'on considère tout le mal qui résulte de cette funeste ignorance. La seconde cause intrinsèque est un

orgueil secret qui se révèle par un entêtement opiniâtre. Il y a des hommes qui ont certaines opinions favorites auxquelles ils s'attachent avec une ténacité ridicule. Ils peuvent être humbles sous d'autres rapports, et même n'être pas entièrement dépouillés d'une certaine humilité intellectuelle; mais on ne saurait leur faire comprendre tout ce qu'il y a de déréglé dans leur opiniâtreté.

La troisième cause intrinsèque est une crainte excessive de la justice de Dieu, ou un défaut de confiance dans sa miséricorde; car elle apparaît sous ces deux formes. Ce n'est pas que les scrupules renferment un véritable culte pour la justice de Dieu, et que ce sentiment, par suite d'une infirmité intellectuelle, les porte à déprécier les trésors de sa miséricorde; les scrupuleux ne s'occupent jamais de Dieu pour l'amour de lui : il n'y a en eux aucun esprit de dévotion, pas même de dévotion erronée.

Le déguisement peut varier presque à l'infini ; mais c'est toujours l'amour-propre que l'on découvre quand on lève le voile. C'est notre effroi, et non l'amour de la gloire de Dieu, qui nous fait exagérer un de ses attributs aux dépens d'un autre.

La quatrième cause intrinsèque consiste dans un désir immodéré d'éviter jusqu'à l'apparence du péché, et de posséder une certitude pleine et entière que telle et telle action ne sont pas des péchés. Nous supportons avec impatience l'incertitude où il a plu à Dieu de nous laisser marcher.

La cinquième cause intrinsèque est une indiscrète austérité qui se trahit par la fuite de la compagnie des autres, comme si la perfection consistait à être morose. Il y a bien peu d'âmes qui puissent supporter la solitude : la plupart y deviennent la proie du péché, au lieu d'y trouver un moyen de fortifier en elles l'habitude

de la présence de Dieu. Fuir la société et nous claquemurer, comme pour éviter les occasions de pécher, pour ne pas nous exposer à des jugements téméraires, pour faire pénitence et pour vaquer à la prière, c'est là une conduite qui est rarement couronnée de succès. Elle nous laisse environnés de tentations, tandis qu'une atmosphère remplie d'illusions est suspendue sur notre tête. Malgré cette affluence de péchés dont nous trouvons la source dans des critiques téméraires, dans l'intempérance de la langue, dans les exigences d'un caractère irritable, malgré tous ces inconvénients, dis-je, la majorité des hommes commettent moins de péchés dans la société de leurs semblables que dans la solitude.

Il nous reste à examiner deux causes qui proviennent du corps plutôt que de l'âme. La première est un tempérament froid, mélancolique et hypocondriaque ; la seconde est la

faiblesse de la tête. Les scrupules qui prennent naissance dans un tempérament mélancolique sont les plus difficiles de tous à guérir. C'est là surtout ce qui arrive, lorsque les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse disposition sont de plus adonnées à des austérités corporelles immodérées. Ces pénitences irréfléchies semblent épaissir encore la sombre atmosphère dans laquelle leur esprit est plongé, et donner une force nouvelle à leur obstination et à leur opiniâtreté. Il est bien rare qu'une personne de cette nature soit radicalement guérie; mais, du reste, ainsi que nous le verrons plus tard, la maladie elle-même n'est que trop souvent incurable. Les tempéraments mélancoliques ont, par suite de leur constitution, une aptitude merveilleuse à changer en amertume ce qui était doux, et c'est ainsi que les remèdes ne font qu'alimenter la maladie. La faiblesse de la tête est

quelquefois naturelle; mais quelquefois aussi c'est le résultat d'études forcées, d'une application trop forte à la prière, ou enfin d'un sommeil follement abrégé. Il est difficile pour un homme spirituel de commettre une de ces trois imprudences sans pécher en même temps; de sorte que dans un cas de ce genre nous préparons nous-mêmes jusqu'aux causes physiques de nos scrupules, par notre désobéissance et notre opiniâtreté. Quoi de plus pénible et malheureusement de plus commun que de voir un homme pieux faire mal une bonne chose, et soutenir qu'il la fait bien?

Les symptômes des scrupules peuvent se tirer de leurs causes. Le premier est une grande ténacité dans la volonté et dans la conduite. Il est très rare qu'un homme docile ait des scrupules; quand il en a, ce sont des scrupules surnaturels et qui, par conséquent, contribuent à

sa sanctification. La désobéissance fait le pendant de l'esprit de scrupule. L'opiniâtreté est l'opposé de l'esprit de Jésus.

Le second symptôme est un désir avide de connaître notre état intérieur. Ceci a lieu quand l'amour-propre a pris possession de nous, comme un véritable démon. Nous sommes incapables, pour nous servir des paroles d'Innocent III, « de maîtriser la crédulité si prompte et si téméraire de notre conscience. » Nous voulons à tout prix savoir si nous sommes déterminés à ne pas faire un pas de plus avant d'avoir satisfait notre curiosité. Il faut absolument qu'on nous dise si le péché dont nous venons de nous accuser est grave ou léger. Nous restons muets jusqu'à ce que notre confesseur ait prononcé sur ce point. Si Dieu ne nous donne une certitude mathématique dans des questions purement morales, nous nous sentons prêts à défaillir.

Nous voulons renoncer à la sainteté; nous refusons positivement de persévérer. Telle est la volonté de Dieu; mais telle n'est pas la nôtre. Un homme scrupuleux ne mesure rien d'après la volonté de Dieu, la sienne est son unique règle. Eh quoi! ne devons-nous pas savoir avec certitude si ce que nous faisons est agréable à Dieu? « Non, dit saint Bonaventure, peu importe que nous sachions si nous avons la charité; ce qui est nécessaire, c'est de l'avoir. » C'est pourquoi, voulant avoir plus de lumières qu'il ne plaît à Dieu de nous en accorder, nous marchons dans les ténèbres, et nous nous jetons dans le précipice. A notre premier pas, nous tombons dans la perplexité; à notre second, dans la lâcheté; à notre troisième, dans la tristesse, et, au quatrième, nous sommes perdus sans espoir de salut.

Le troisième symptôme est un fréquent changement de nos opinions

pour des raisons de peu d'importance, joint à une grande mobilité et à une sorte d'agitation nerveuse dans nos actions. Non seulement nous devenons volontairement la proie de craintes frivoles, mais encore nous flottons incertains dans nos craintes mêmes. Nous nous laissons inquiéter et tourmenter par elles, tout en persistant à les caresser. Qu'on nous demande s'il y a péché à faire telle ou telle action, nous répondrons que non. Néanmoins nous avons peur de la faire, lors même que nous y sommes invités par la conviction de notre pauvre raison et par la voix de l'obéissance, comme si, en vérité, notre âme avait une valeur infiniment supérieure à celle des autres âmes.

Le quatrième symptôme est ainsi défini par Descuret : c'est de se repaître de réflexions extravagantes sur les circonstances les plus ordinaires de nos actions. Il appartient

au pernicieux génie des scrupules de donner son attention à ce qui est sans importance, et de la retirer du point où gît toute la question. Il est toujours affairé, mais ne se mêlant jamais de ses propres affaires; toujours à l'œuvre, mais son œuvre ne respire que la confusion, et l'ordre en est banni. Il voltige parmi les fleurs, s'abat sur elles, bouleverse leurs légers calices, et enlève la rosée du matin, mais il ne sait tirer de miel d'aucune d'entre elles. Certains animaux font du bruit, non pour exprimer ce qu'ils éprouvent, mais pour donner un libre cours au sentiment de leur propre importance, dont ils paraissent intimement convaincus : les scrupules ressemblent à ces animaux; il ne sont ni utiles, ni agréables, mais ils peuvent tourmenter, et cette preuve de leur puissance est loin de leur déplaire.

Le cinquième symptôme est une

crainte de pécher portée jusque dans les actions dont l'excellence est évidente aux yeux mêmes de l'homme scrupuleux. Il y a quelque chose d'étonnant dans cette stupide recherche avec laquelle l'esprit se tue à trouver un argument contre les bonnes œuvres ; mais quelque chose de plus merveilleux encore, c'est la foi que cet esprit a en lui-même, foi tellement vive, tellement robuste, qu'elle ne saurait être ébranlée par l'incrédulité manifeste du monde entier.

Le sixième symptôme consiste dans une foule d'attitudes, de postures, de gestes, d'efforts, d'invocations faites presque à haute voix, de mouvements nerveux, de besoins de remuer, qu'un vieil écrivain de l'école de saint Benoît se contente d'appeler ridicules, mais que, dans nos mœurs modernes, nous jugerions plutôt déplorables. La signification de tout ce manège serait, d'après le

système des explications mystiques de Gorès, que la maladie de l'âme a transpiré au dehors, qu'elle s'est jetée dans l'organisme, et qu'elle a maintenant atteint les extrémités des pieds et des mains. Le seul remède qu'on puisse employer avec succès en pareille circonstance est le même à l'aide duquel on guérit les enfants qui se frottent sans cesse les yeux ou qui se rongent les ongles, peu importe que la cause de ces mauvaises habitudes soit la paresse, l'impatience, la mauvaise humeur ou la distraction.

Le septième symptôme consiste dans un désir de revenir sans cesse sur nos confessions passées, de les retourner dans tous les sens, de les éplucher, pour ainsi dire, afin de voir si nous n'y trouverons pas matière à quelque scrupule de notre choix. Nous ne savons pas où elles pèchent. Nous redoutons même de descendre dans des détails, de peur de briser

le charme de l'illusion. Mais c'est là un tourment si doux; c'est un état misérable, si vous voulez, mais l'esprit scrupuleux y trouve son bonheur. Nous mourons d'envie de faire une nouvelle confession générale; mais nous ne sommes pas le moins du monde disposés à nous donner quelques peines pour nous y préparer, ou à prendre quelque vigoureuse mesure contre nos imperfections présentes. Mais nous établissons ainsi notre empire sur notre directeur, nous triomphons de sa répugnance et nous y gagnons une certitude inébranlable qu'il se trompe, que ce qu'il prend pour notre péché dominant, est précisément, grâce à Dieu, celui qui nous inquiète le moins, tout autre si l'on veut, mais certainement pas celui-là. Et tout le temps nous nous imaginons que, parce que nous sommes en mouvement, nous devons nécessairement faire des progrès. Hélas! nous ressemblons aux ailes

d'un moulin à vent qui se meuvent sans cesse, il est vrai, mais toujours dans le même cercle.

Les scrupules diffèrent quelque peu dans leurs symptômes et dans leurs développements selon les causes dont ils émanent, et il importe de remarquer ce phénomène. Ainsi, par exemple, lorsque les scrupules proviennent de notre tempérament, ils se ressemblent généralement; ils manquent de variété. La ténacité s'attache aux mêmes choses, et les pensées sombres ne changent point. C'est ainsi que nous ne sortons jamais du cercle que nous avons déjà parcouru, remaniant la même argile pour en retirer les mêmes briques. Nous n'avons qu'une ritournelle. Un perroquet parle distinctement, mais sa conversation se réduit à un nombre de phrases extrêmement limité. Au contraire, lorsque nos scrupules nous sont envoyés par le démon, il en est tout autrement. Ils sont alors

très nombreux et variés à l'infini. Ils portent, pour la plupart, une grave atteinte à l'honneur de Dieu, et s'attaquent de préférence à ses adorables attributs, au doux mystère de l'Incarnation, ou aux sacrements si nécessaires au salut des âmes. Ils sont enveloppés d'un nuage qui obscurcit l'intelligence et à la faveur duquel la foi est comme éclipsée, ce qui est une des ressources de prédilection de l'esprit malin.

Quand nos scrupules viennent de Dieu, ils cessent à des époques fixes et cessent complètement, de même qu'un homme chargé d'un fardeau le retire de dessus ses épaules et le dépose sous un arbre du chemin. C'est là la preuve infaillible qu'ils viennent de Dieu. On n'arriverait jamais, par des voies naturelles, à se débarrasser en un instant et complètement du fardeau d'une conscienee scrupuleuse. Nous pouvons encore dire en toute sécurité que nos scru-

pules viennent de Dieu lorsque nous continuons à marcher vers la perfection malgré eux, ou plutôt à la faveur de leur influence secrète. Plus ils nous tourmentent, plus nous redoublons d'assiduité dans nos exercices spirituels, plus nous montrons de douceur, d'indulgence à l'égard des autres, et d'obéissance envers nos maîtres et nos supérieurs. Nous tournons alors vers Dieu un visage plus serein, sur lequel se peint la confiance filiale dans toute sa plénitude, et qui n'est empreint ni d'une crainte servile ni d'une présomptueuse familiarité. On aperçoit aussi un nuage de douleur à travers notre sourire.

Tous les scrupules qui ne sont pas surnaturels tournent sur un double pivot, l'ignorance et la pusillanimité. Dépouillons-nous de la première, fortifions la seconde, et ces misérables émissaires du démon ne sauraient nous nuire davantage.

Si nous jetons les yeux sur les objets auxquels les scrupules s'attachent de préférence, nous verrons combien de raisons nous avons de les fuir avec une aversion mêlée de mépris. Prenons d'abord la prière. Chez une personne dont l'état d'esprit n'est pas parfaitement sain, il semble véritablement que cet exercice attire les scrupules. Que la prière soit mentale, vocale ou jaculatoire, qu'elle se formule par des considérations, des affections, ou des résolutions, elle semble, dans toutes ses parties, leur offrir autant d'aliments favoris, dans lesquels ils sucent l'essence de la vie divine. Ils s'attachent aux sacrements, surtout à ceux de pénitence et d'eucharistie, avec une ténacité qui ne saurait être égalée que par leur versatilité. La communion aride a une série de scrupules qui lui sont propres, la fervente communion a les siens. Quant à ce qui est de la confession, chez l'un ils

s'attaquent à la pénitence, chez l'autre à la contrition, chez un troisième à l'énumération des péchés, chez un autre enfin à la préparation; ils souillent tout ce qu'ils touchent, sans aucune espèce de distinction. L'air si vif qu'on respire sur les hauteurs où les vœux sont placés ne gênent en aucune façon la respiration des scrupules. Ce sont des créatures petites, mais robustes, et les vœux leur offrent une proie digne d'eux, un aliment qu'ils aiment. Rien n'est plus élevé qu'un vœu, et un vœu n'est pas tellement au-dessus d'eux qu'il ne puissent y atteindre. Rien n'est plus vil que la crainte de la souffrance physique, et ce sentiment n'est pas tellement bas qu'ils n'y puissent descendre. La correction fraternelle est un véritable luxe dont ils n'ont que faire. Le scrupule se cache dans l'ombre, là où nul rayon de lumière ne peut venir l'éclairer, de sorte qu'il est également difficile

de l'apercevoir, de s'assurer de sa présence et de l'atteindre. C'est dans les motifs de nos actions qu'il se cache de préférence. Les tentations sont sa tâche; les cas de conscience imaginaires sont les jeux où il se plaît.

Des personnes scrupuleuses, passons aux effets des scrupules. Ils sont au nombre de trois : l'aveuglement, l'indévotion et le relâchement. Si les scrupules proviennent de l'ignorance ils contribuent aussi à la rendre plus générale et plus profonde; ils confondent les limites du bien et du mal; ils enlèvent les barrières qui séparaient jadis la tentation du péché, et le plaisir du consentement; ils amalgament le péché mortel et le péché véniel d'une manière indissoluble; ils changent les préceptes en conseils, et les conseils en préceptes; ils cessent d'appeler les choses par leurs véritables noms, et encourent la malédiction du prophète en

mettant ce qui est amer à la place de ce qui était doux, et ce qui est doux à la place de ce qui était amer. Un aveugle ne peut ni conduire un autre aveugle, ni suivre en sûreté sa propre route.

Le second effet des scrupules est l'indévotion. Cela revient à dire que ce qui donne la mort à la dévotion est défavorable à la dévotion. Mais comment se fait-il que les scrupules tuent la dévotion? Le voici : la dévotion, c'est la paix; les scrupules, c'est le trouble; la dévotion est simple, et leur nombre est légion; la dévotion est docile, ils ne respirent que la désobéissance; la dévotion, c'est le culte de Dieu, les scrupules, c'est le culte de soi-même; la dévotion trouve sa subsistance dans une nourriture saine, les scrupules ne vivent qu'en corrompant les aliments dont elle se nourrit. Ils empêchent la lumière de la prière d'entrer dans nos âmes troublées; ils interrompent

l'action bienfaisante des sacrements, et les enchaînent en quelque sorte; ils obscurcissent notre foi, affaiblissent notre espérance et relâchent les liens de la charité; en un mot, ils produisent tous les funestes effets des tentations, sans en avoir les bons. Voici, à ce sujet, une histoire du cardinal de Vitry, citée par Sirius : Il y avait un pieux religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui s'était follement mis en tête de recouvrer son innocence primitive. Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les épreuves qu'il lui fallut subir. Il suffira de dire qu'il essayait en vain d'atteindre le but qu'il se proposait, et qu'il souffrait de s'en voir si éloigné. Si, lorsqu'il mangeait, il trouvait un goût agréable aux aliments, il se désolait; si le moindre nuage de mauvaise humeur venait involontairement troubler sa sérénité habituelle, il en était vivement affecté. Tombait-il dans la plus légère imper-

fection, il l'érigeait en péché mortel et demeurait abattu. De cet excès de scrupules il tomba dans une profonde tristesse, et de là dans le désespoir, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux personnes tristes. Toute espérance de salut étant ainsi perdue pour lui, il cessa de fréquenter les sacrements; car, comme dit saint Bernard, la tribulation avait engendré la pusillanimité, la pusillanimité le trouble, le trouble le désespoir, et le désespoir la mort. Les moines étaient profondément affligés. Oh! avec quelle ferveur ils recommandèrent à Dieu leur malheureux frère! Ils donnèrent à cet infortuné de sages conseils, ils lui adressèrent de sévères réprimandes; mais tout fut inutile. Heureusement pour cet enfant égaré de saint Bernard, il rencontra une sainte sur son chemin, et Dieu permit que la Bienheureuse Marie d'Oignies opérât un miracle en sa faveur, sans quoi dit le cardinal Vitry, il eût été infail

liblement damné. Puis le même écrivain ajoute : J'ai connu personnellement un homme qui, étant en proie aux scrupules, se lacéra la poitrine avec un couteau, et un autre qui, dans des circonstance analogues, s'était tué en se tirant un coup de pistolet dans la gorge. C'est avec raison que le grave Bénédictin Louis de Blois a dit, dans son style magistral : La crainte excessive et la pusillanimité déréglée, la profonde tristesse et les scrupules superflus, les soucis inquiets et une sollicitude partagée entre mille objets divers, tels sont les obstacles que l'homme ascétique doit éviter.

Le troisième effet des scrupules est le relâchement. Vit-on jamais un homme scrupuleux sur un point qui ne fût pas relâché sur un autre? Les gens à scrupules sont les plus relâchés, et cela s'explique tout naturellement. D'abord, il semble que nous n'ayons qu'une certaine somme de

conscience, et quand nous en avons dépensé trop dans une circonstance, nous nous trouvons à court dans une autre. Si nous l'avons épuisée sur un devoir dont nous nous sommes exagéré l'importance, nous n'en avons plus à donner à nos autres devoirs; aussi, il nous échappe des actions qui nous surprendraient, si nous pouvions les voir sous leur véritable point de vue. Un homme qui s'est livré à un travail excessif est toujours plus dissipé en récréation. Ensuite les scrupules sont une tyrannie, une véritable oppression; et la soumission poussée à bout a ses réactions. Nous sommes ainsi excités à chercher nos consolations dans les plaisirs du monde et dans les affections naturelles, dans tout ce qu'il y a de brillant, de beau, de tendre autour de nous. D'ailleurs, la conséquence de notre aveuglement est que nous nous trompons d'adversaire, et que, nous sentant trop

fatigués quand il faut combattre notre véritable ennemi, nous rendons notre épée. Incapables de distinguer une chose d'une autre, nous nous refusons à admettre les circonstances les plus simples, et nous nous prêtons aux plus grossières extravagances. Si nous nous sommes trompés en faisant preuve d'un zèle indiscret dans nos austérités, nous tombons dans une erreur plus grave encore en nous plongeant dans la mollesse. Un homme privé des jouissances spirituelles se consolera par l'abondance des plaisirs du monde. Je me souviens d'avoir lu dans un vieil auteur que les scrupules sont souvent le châtiment d'une vie délicate et molle. Or, qu'est-ce quc cela, sinon du relâchement ? Et ce sont généralement les scrupules que le démon nous envoie qui produisent ce résultat.

Les remèdes des scrupules ont été en grande partie indiqués dans ce

qui a été dit plus haut. Mais on peut avec fruit consacrer un paragraphe à les énumérer de nouveau. Cette récapitulation trouve naturellement sa place après la considération des causes, des signes, des sujets et des effets des scrupules. Le manque de lumière étant la première cause du mal, la prière est un des premiers remèdes à y apporter. Il est bon de méditer sur des sujets propres à exciter en nous une sainte joie, et d'entretenir une dévotion toute filiale envers la sainte Vierge. Fuyons la paresse, et endurcissons-nous à la mortification corporelle. Il ne faut pas non plus changer notre directeur avec trop de facilité, ni consulter un trop grand nombre de personnes, surtout évitons de longues conversations avec des personnes scrupuleuses, car le scrupule est une maladie contagieuse. Nous ne devrions jamais nous arrêter à réfléchir sur nos propres scrupules ; mais agissons

comme nous voyons agir les autres personnes pieuses, en nous souvenant que Dieu est notre Père, et que l'Église est pour nous une bonne Mère. Les préceptes de Dieu et de l'Eglise, dit saint Antonin, n'ont jamais eu pour objet de nous ravir toute douceur spirituelle, ainsi que tendrait à le faire croire les interprétations forcées de certaines personnes scrupuleuses ou timides; et l'Église, en nous donnant ses commandements, n'a jamais eu l'intention de rendre fou qui que ce soit. Ainsi, nul précepte ne lie dans un temps, ni dans un endroit où l'observer serait jugé absurde aux yeux d'un homme sensé. Mais rien n'égale en hardiesse la pratique de saint Ignace. Il ordonna à un prêtre, qui avait des scrupules au sujet de son office, de le réciter auprès d'un sablier, et de négliger le reste s'il n'avait pas tout dit quand tout le sable serait écoulé. Le malade en guérit. Ayons soin

aussi d'éviter tous les gestes dont nous avons parlé plus haut, et n'allons pas croire que nous chasserons une mauvaise pensée de notre esprit à force de secouer la tête, de nous tordre les mains, ou de battre la mesure avec notre pied. Prenons toujours le côté qui offre le plus de latitude dans une question morale. Mais il est un remède qui approche beaucoup d'un spécifique, si l'on peut appeler ainsi une chose qui sans guérir un mal incurable met cependant le malade dans un état satisfaisant de convalescence spirituelle. Ce remède, c'est une obéissance aveugle. Ce mot s'explique de soi-même. Saint Philippe dit que les scrupules peuvent bien accorder une trêve à l'homme qu'ils ont une fois attaqué; mais conclure la paix, jamais. Si nous avons été scrupuleux, et que nos scrupules ne soient pas venus de Dieu, nous emporterons la faiblesse ou du moins la timidité qu'ils nous

auront donnée jusque dans la tombe. Une obéissance aveugle nous guérira et nous mettra en état de satisfaire à nos différents besoins. Mais comment saurons-nous si nous sommes vraiment obéissants? O la plus scrupuleuse des questions! Toutefois, j'y répondrai avec autant de douceur que de brièveté. Vous serez obéissant quand vous cesserez de dire : Oh! mais mon directeur n'est pas un saint; ou bien : J'obéirais si j'étais scrupuleux et si telle chose était un scrupule, ou enfin : J'obéirais si je pouvais m'expliquer à mon confesseur de telle façon qu'il pût véritablement comprendre le cas où je me trouve.

Les théologiens, d'un consentement unanime, ont accordé certains privilèges aux personnes scrupuleuses. Le premier consiste en ce qu'elles peuvent agir lors même qu'elles craindraient de pécher en agissant de la sorte, pourvu qu'elles aient

reçu des instructions à cet effet de leur guide spirituel. Que dis-je? elles sont tenues de se conduire ainsi, et si elles ne veulent pas s'y soumettre, elles commettent de leur plein gré cinq fautes, qui toutes frisent plus ou moins les limites du péché véniel, et quelquefois les dépassent. Les susdites personnes osent, dans leur présomption, opposer leur propre opinion à celle de leur directeur, ce qui est de l'orgueil et de l'obstination. Elles lui refusent l'obéissance qu'elles lui doivent et que peut-être elles lui ont promise. Elles entravent elles-mêmes leurs progrès dans la spiritualité, et s'éloignent ainsi de la perfection à laquelle elles sont obligées en vertu de leur état de vie ou des grâces qui leur ont déjà été conférées. Dans maintes circonstances, elles portent atteinte à leur santé physique, ce qui affaiblit encore leur tête, et elles font que leurs devoirs de chaque jour s'accomplissent

mal, en ce sens qu'elles se privent des moyens de recouvrer cette lumière et cette paix de la présence de Dieu, qui jettent l'éclat de la perfection sur nos actions les plus ordinaires.

Le second privilège des gens scrupuleux, c'est qu'ils peuvent être sûrs qu'ils n'ont pas commis de péché mortel, à moins qu'avec pleine connaissance de cause, ils ne puissent consciencieusement jurer qu'ils l'ont fait. La raison de ceci est fondée sur ce qu'il est impossible à la volonté de passer soudainement et à son insu d'une crainte excessive à une morale relâchée. Il est vrai que les scrupules aboutissent au relâchement; mais ils ne le produisent pas par un changement instantané, ni ne le font passer dans l'objet même auquels ils s'attachent. Ce privilège impose à ceux qui en jouissent l'obligation de ne pas confesser comme péché mortel les actions de nature douteuse, et de ne pas s'abstenir, à

cause d'elles, de leurs communions ordinaires.

Le troisième privilège des personnes scrupuleuses, c'est qu'elles ne sont pas tenues d'examiner les choses avec autant d'exactitude que les autres. La raison en est dans leur infirmité. Ce sont les invalides de la spiritualité, et la vie d'une personne valétudinaire est adoucie par une multitude de dispenses que l'autorité de Dieu même lui accorde. Il est probable que ces pauvres infirmes ne retrouveront jamais une santé robuste; il est donc important de soigner les forces si lentes à revenir à la convalescence. Un examen de conscience minutieux ou réitéré de la part d'un homme à scrupules serait une imprudence semblable à celle d'un blessé qui serait sans cesse à nouer et à dénouer ses bandages, lorsque le chirurgien lui a précisément recommandé de tenir le membre dont il souffre dans un repos absolu, et la

plaie soigneusement entourée de linges. Les personnes scrupuleuses ne doivent donc être autorisées à recommencer ces sortes d'examens que dans des cas fort graves et sur la permission expresse de leur directeur. Car ce privilège, aussi bien que les autres, doit devenir une obligation dans la pratique.

Nous avons certainement plus de souci de notre corps que de notre âme. Si nous nous sommes fracturé un os, ou si nous sommes attaqués du choléra, nous savons qu'il nous faut subir un traitement que la nature goûte médiocrement; et nous ne songeons pas alors à chercher querelle à notre chirurgien ou à notre médecin, si, joignant la fermeté à la douceur, il nous oblige à rester tranquilles quand nous voudrions nous donner du mouvement, ou s'il nous interdit les aliments que nous désirerions prendre. Ainsi devons-nous nous résoudre à nous laisser traiter

par notre médecin spirituel, quand nous sommes attaqués de la maladie des scrupules. Quelle que soient selon nous nos difficultés de casuiste, il ne fera paraître aucun signe d'incertitude ou d'hésitation; à tel point que nous douterons qu'il les ait sérieusement examinées, ou qu'il nous ait bien compris. Il ne nous donne aucune raison pour ce qu'il nous prescrit; car une raison ne serait que le germe de nouveaux scrupules. Nous devons nous ouvrir complètement à lui, quoi qu'il puisse nous en coûter. En même temps il faut regarder comme un vrai scrupule d'exagérer en confession. C'est là une faute où tombent communément les personnes scrupuleuses. Elles s'imaginent qu'en exagérant elles seront sûres de donner une explication au moins suffisante : erreur, erreur d'autant plus déplorable qu'elle serait moins grave dans le sens opposé. Mieux vaut atténuer ses fautes (ce qui est

déjà un grand tort) que de les exagérer : les conséquences en sont moins funestes.

Notre directeur sera plein de douceur avec nous tant que nous nous montrerons dociles; mais il sera brusque et bref quand nous ferons preuve d'entêtement. Il ne nous laissera pas répéter les mêmes choses à chaque confession, malgré notre vif désir de le faire. Il nous enseignera à mépriser nos scrupules par le mépris qu'il montrera lui-même pour eux. Il nous défendra de nous en accuser en confession, et nous accoutumera à aller communier sans avoir préalablement reçu l'absolution, ce qui, dans notre état de sensibilité nerveuse, sera pour nous une douleur plus cuisante que la souffrance physique. Il abrégera le temps qu'il nous accordait pour notre examen de conscience, et nous nous sentirons d'abord si agités, qu'avant que nous ayons pu achever un acte de la pré-

sence de Dieu, le temps se sera écoulé. Il nous forcera aussi à décider promptement si nous devons agir ou non dans une circonstance donnée, à moins qu'il ne soit trop évident qu'une telle action est un péché. Puis, lorsque nous viendrons à lui, le visage bouleversé, et tout inquiets à cause des fautes que nous aurons pu commettre en agissant d'après ce principe, il nous traitera avec brusquerie et ne montrera que du mépris pour nos scrupules. Il ne nous laissera jamais savoir s'il juge que nous sommes ou non en voie d'amélioration, mais il éludera nos questions par quelques lieux communs insignifiants. Le repos étant la chose dont nous avons le plus besoin, il ne nous accordera aucun répit, et nous fatiguera impitoyablement par des occupations aussi nombreuses que propres à distraire. S'il advient, ce qui se présente très souvent, que nous ayons des scrupules sans être

habituellement scrupuleux, c'est-à-dire que nous soyons trop minutieux sur un point en particulier, tandis que sur d'autres nous sommes comparativement à notre aise, notre directeur usera de sévérité envers nous, et nous fera sentir que notre relâchement. Dans ces différents cas, nous aurons l'occasion de mettre souvent sa patience à l'épreuve, et nous lui donnerons bien de la peine, bien de l'embarras avant qu'il puisse nous faire sortir de l'hôpital. Nous sommes des malades qui, après lui avoir créé une tâche très épineuse, lui faisons moins d'honneur que beaucoup d'autres dont la guérison lui a moins coûté.

Les personnes nouvellement converties ont des scrupules touchant leur confession générale; a-t-elle été complète? a-t-elle excité en elle assez de contrition? Le médecin spirituel leur permettra tout au plus quelques réflexions générales sur les péchés de

leur vie passée, et souvent même il leur interdira cet excercice. Il ne leur permettra jamais, tant qu'elles seront dans un état de scrupules, de s'arrêter sur quelques péchés en particulier, et à plus forte raison sur les circonstances qui les ont accompagnés. En effet, la tristesse est un piège que le démon leur tend ordinairement à cette époque de la vie spirituelle. Quand leurs scrupules seront évanouis, leur directeur leur permettra peut-être de faire une confession générale, pourvu qu'elles veuillent y mettre du calme, mais ensuite il leur imposera sur le passé un silence absolu, qu'elles ne pourront rompre qu'en deux circonstances : lorsqu'elles auront complètement cessé d'être scrupuleuses, ou bien qu'elles pourront affirmer avec serment qu'elles se souviennent d'un péché mortel dont elles ne se sont jamais confessées. Car ce péché leur a déjà été indirectement remis et nous

ne sommes pas tenus de rétablir l'intégrité matérielle de nos confessions passées, au prix d'un inconvénient aussi grave qu'une rechute dans les scrupules. Si les personnes en question disent à leur directeur qu'elles seront plus tranquilles s'il veut leur permettre de parler, il persévérera dans ses refus, et les invitera à offrir à Dieu le sacrifice de cette inquiétude intérieure.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE



Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

OUVRAGES DE L'AUTEUR DES « AVIS SPIRITUELS »

Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes. 2 50

Avis spirituels aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde. 2 50

Avis spirituels pour les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne. 2 50

Réflexions et prières pour la sainte Communion, 2 in-18. 6 50
Chaque vol. se vend séparément 3 25

L'Evangile, proposé à ceux qui souffrent, in-18. 3 25

Un Aide dans la douleur, in-18. 3 25

Vie de N.-S. Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde. 2 in-18. 6 »

Réflexions sur la passion de N.-S. Jésus-Christ et prières pour le Chemin de la Croix. 3 »

Visites à Jésus-Hostie, 2 in-32. 2 50

Entretiens avec N.-S. Jésus-Christ pour les jours de Communion, in-32. 1 50

Petite étude pratique sur la vie de la sainte Vierge, pendant le mois de mai, in-24. 1 50

Le Chrétien à l'école de saint Joseph. 1 50

Courtes réflexions proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, in-32. 1 25

L'Année Chrétienne, conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année, in-18. 2 50

Méditations pour tous les jours de l'année, du P. Fabius-Ambroise Spinola, in-18. 3 25

De Bethléem au Tabernacle, ou comment Jésus nous aime, in-32. 1 50

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, in-32. 1 50

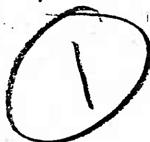
Vie de la Mère Marie-Marguerite des Anges (Van Valkenisen), in-8°. 6 »

Petit Manuel Eucharistique, in-18. 1 50

Sursum Corda, ou Elévations sur l'Ecriture sainte et les Prières de l'Eglise. 4 »








UNIVERSIT
44 8